



Voyage dans les Grisons

*Récit d'un voyage à pied de deux mois avec nos enfants et nos ânes,
dans les montagnes suisses et italiennes*

Emmanuelle et Blaise Gabioud, août 2013

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	4
LA FAMILLE	5
NOS Z'ANES	5
LES PREPARATIFS	6
LE CHOIX DE L'ITINERAIRE	6
LE MATERIEL	7
LES BATS	8
COMMENT "VIVRE LE PROJET ENSEMBLE" ?	8
DERNIERS PREPARATIFS	11
A NOUS LE PRÄTTIGAU !	12
VOYAGE AU PRÄTTIGAU, TOUT A L'EST DE LA SUISSE	12
LE PREMIER JOUR	14
ORAGES ET ALPAGES	15
NOTRE PREMIER COL	18
LA CABANE DU CHASSEUR QUI, NE SACHANT PAS CHASSER, S'ACHETE DES VIVRES POUR CENT ANS	19
TRAVERSEE SUR SANKT ANTÖNIEN	20
NIKLAUS	21
DESCENTE SUR KÜBLIS, QUELLE CANICULE !	22
LES TAONS	23
KLOSTERS, LA FIN DU PRÄTTIGAU	24
PAUSE A DAVOS	25
CAP SUR L'ENGADINE	28
LES 4x4 ET « PASTA BIKE »	28
NOTRE PREMIER VRAI COL	29
LE VAL BEVER	30
UNE NUIT EN CABANE	30
DU MINERAL, QUE DU MINERAL !	31
BIVIO	32
DES COUCHES SVP !	33
ILS SONT FOUS CES ROMAINS	34
CASACCIA – MALOJA : MISSION IMPOSSIBLE ?	34
A NOUS L'ITALIE !	36
MA CABINE TELEPHONIQUE	36
ENTREE EN ITALIE PAR LE VALMALENCO	37
« MA CHE BELLO ! »	37
PAUSE AU LAGO PALÜ	40

ALPE CAMPASCIO : LE PARADIS SUR TERRE	42
GROSSE FRAYEUR	44
DES ANES ET DES VACHES	46
LA TRAVERSEE JUSQU'A MÜSTAIR	47
<hr/>	
BIENVENUE EN SUISSE !	47
JE CONNAIS CES ANES, JE CONNAIS VOTRE HISTOIRE!	47
ITALIA, NOUS REVOILA !	49
LES SENTIERS EN « BALCONTREBANDE »	50
LE VAL MÜSTAIR	51
LA FIN DU VOYAGE ?	52
BONUS : LA TRAVERSEE DE MÜSTAIR A SCUOL VIA L'ITALIE	53
<hr/>	
LE SYNDROME DU PARKING	53
DERNIER JOUR DE MARCHE	53
PONTS SUSPENDUS ET GORGES	54
EXTRO	56
<hr/>	

Introduction

La scène se passe en forêt, en montagne, le dernier après-midi du voyage...

Les personnages sont une famille avec deux fillettes de deux et cinq ans et deux ânes, qui portent les bagages. Le décor: un grand ravin, avec une passerelle de vingt-cinq mètres faite de câbles métalliques avec des planches dessus et sur les côtés. Pour accéder à la passerelle, une rampe glissante de dix mètres. L'intrigue: la famille, arrivée au bord du ravin, aimerait bien le traverser par la passerelle, mais les ânes sont tout à fait d'un autre avis, surtout Gribouille:

« Mais non, je ne passerai pas ! Le Grand Conseil des Anes a dit : Non. Les ânes n'obéissent pas, ils *participent*. Et là, ils ne participeront plus, un point c'est tout. Ils ne font que ce qu'ils veulent, *s'ils* le veulent, *quand* ils le veulent, avec qui ils veulent... Ce n'est pas pour rien que pour aller se faire tuer à la guerre, ils prenaient des chevaux ! »

Jusqu'ici tout va bien. Mais voilà que le pont en bois est instable, son plancher est glissant, et l'âne s'arrête. L'âne s'arrête et ... réfléchit. Et ça peut réfléchir longtemps, très longtemps, un âne qui s'est arrêté pour réfléchir... Et c'est bien embêtant ça, pour ceux qui marchent avec l'âne.

En général ça arrive lorsqu'on est pressé, qu'on est presque arrivé, qu'il fait bientôt nuit, qu'on vient de partir, qu'on croise un donneur de bons conseils ou le moqueur du jour, ou que la petite doit être changée et qu'elle pleure, juste quand il commence à pleuvoir.

Parce que s'ils attendent - ceux qui marchent avec l'âne qui réfléchit longtemps - que l'âne ait fini de réfléchir, ça peut durer... trop longtemps.

Et s'ils empêchent l'âne de réfléchir, il va être contrarié, l'âne. Et un âne contrarié va faire le contraire de ce qu'on lui demande. Pourquoi? Parce qu'un âne qui s'arrête, et qui réfléchit, et qui est contrarié dans sa réflexion réagit comme ça, un point c'est tout.

Donc, pour dévisser un âne immobile, il faut lui expliquer gentiment la situation, les enjeux du défi, les garanties de sa sécurité, les avantages de la dynamique du mouvement vers l'avant par rapport aux inconvénients de l'immobilité, voire d'un recul, et d'une trop longue réflexion asine qui pourrait faire perdre les nerfs à son propriétaire.

Aussi, il est toujours intéressant de relever l'extrême défi de faire naître chez notre borné - qui ne veut rien savoir à ce moment là, surtout pas ce qu'il y a de l'autre côté de la passerelle - la notion de... curiosité. L'herbe ne serait-elle pas meilleure de l'autre côté du pont? Le tout agrémenté de quelques encouragements venant d'un complice à l'arrière de l'entêté, complice qui, au moment opportun, saura trouver les gestes amicaux (comme des levages de bras ou des petites fessées) et les mots justes, en général toujours les mêmes, genre "AVANCE, ALLEEEEEEEZ !", parfois suivi d'un "Nom de Dieu!" d'exaspération bien légitime.

Mais toutes ces tentatives n'empêcheront pas le demi-tour si l'âne n'a pas, à ce moment-là, la *confiance* que votre but n'est pas de le jeter du haut de la passerelle pour le transformer en salami corse. Lui crier dans les oreilles "T'ES GENTIL, TU NE RISQUES RIEN, ALLEZ, TU PEUX LE FAIRE, VAS Y!", ça marche en général moins bien que lui chuchoter suavement quelques insultes en le grattant tendrement derrière l'oreille.

Bon... Même décor, musique de suspens et roulement de tambour...

Gribouille, notre ânesse la plus expérimentée, qui marche toujours devant et passe presque partout avec nous depuis 3 ans, qui a dit non à la passerelle branlante, la traverse finalement pour rejoindre Popette, qu'on a depuis 4 mois, et qui avait le vertige au début du voyage, mais qui a franchi la passerelle la première!!! Peut-être par provocation envers la cheffe, peut-être par insouciance! Mais aussi, et je vous le dis même si c'est un peu un secret: elle nous aime déjà bien la Popette, et on le lui rend bien. Voilà. Happy end.

La famille

Nos caractères sont bien différents. Moi, Manue, j'aime aller droit au but (tel le chasseur) et lui marche en zig zag (tel le cueilleur) et veut toujours aller voir "derrière la colline". Par contre je suis très à l'aise pour me lancer rapidement dans une nouvelle activité, tandis qu'il lui faut des heures pour se "mettre dans le bain". J'aime avoir une idée claire sur ce qu'on fait et où on va, tandis qu'il aime l'imprévu une fois en piste. C'est un aventurier rêveur, il a horreur qu'on le bouscule, c'est mon âne à moi. J'ai une approche plus sportive, voire scientifique. J'aime mettre un nom sur les choses et comprendre le pourquoi du comment. Blaise aime bien conduire la locomotive, et je m'arrange pour qu'on reste un peu sur les rails! Dans la pratique nous sommes très complémentaires, mais avec nos deux caractères ce n'est pas toujours facile.

Avec l'arrivée de nos filles Charlotte et Louissette, nous nous sommes quelque peu « calmés » coté voyages. Mais chassez le naturel, et il revient au galop ! En manque de nature, nous avons pensé à des ânes, réputés tranquilles, pour emmener tout ce petit monde sur les sentiers de montagne. D'abord nous pensions que les filles allaient nous accompagner, puis nous avons réalisé que c'était nous qui allions les accompagner, puis que finalement nous suivions tous les ânes! En fait nous nous suivons un peu tous, au gré des objectifs et des compromis.

Charlotte est née au printemps 2008. C'est une petite fille sage comme une image, très sensible et dotée d'une grande empathie. Comme beaucoup de petites filles de son âge, elle nage en pleine période « fées et princesses », et si elle avait le choix, elle ne s'habillerait qu'en rose. Le matin, elle fait partie de cette catégorie de gens qui ont absolument besoin d'un café avant de pouvoir prononcer une autre syllabe que « grumpf » au réveil. Artiste, elle a un très joli coup de crayon et termine toujours ses dessins avec énormément d'application. Dans la nature, elle se transforme en petite Indienne. Elle aime les grottes, crapahuter sur les rochers, dormir dans la tente, faire le feu...

Louissette a rejoint notre petite troupe à la fin de l'été 2011. Nous avons affaire là à un sacré bout 'chou de caractère dont le mot préféré est « PAS ! ». Louissette veut tout faire comme sa grande sœur, lui pique ses jouets, fait des siennes à table, fait la bouille (sourire à l'envers) quand elle rencontre des gens qu'elle ne connaît pas. Mais quand elle est bien lunée (c'est à dire la plupart du temps), c'est une petite fille pleine d'énergie et d'humour, qui sait ce qu'elle veut, et le genre d'enfant qui fait tout juste un petit « aïe » quand elle tombe. Elle aime les sucettes et le « coca ». Louissette n'avait qu'un an lorsque nous l'avons embarquée pour notre tour du Lac Léman. En mai 2013 elle s'est fait opérer pour corriger un dysfonctionnement dans sa vessie : un reflux urinaire qui la contraignait à prendre des antibiotiques depuis la naissance. Nous sommes plus sereins à présent : fini les antibio, et surtout, plus besoin d'emporter avec nous partout cette petite fiole qui devait être conservée au frais !

Nos Z'ânes

Cela fait maintenant 4 ans que nous avons des ânes à la maison. Ils sont le moyen que nous avons choisi pour pouvoir emmener nos enfants avec nous en balade dans la nature. Caractères tranquilles pour porter des jeunes enfants en toute confiance, dos solides pour porter l'équipement, à l'aise dans (presque!) n'importe quel type de terrain... Nous avons parfois quelques difficultés à les faire passer ici ou là, mais qu'est-ce que nous sommes rassurés, quand il y a de la panique, de les voir rester stoïques. Par précaution, nous ne laissons pas les enfants sur leurs dos dans les chemins dangereux ou pentus, ou sur les routes lorsqu'il y a de la circulation.

Gribouille, 1m28 au garrot, est là depuis le tout début. Les experts la qualifient d'âne commun : ses papiers d'identité indiquent « origine inconnue », la date de naissance se résume à l'année 2003. Mais pour nous c'est la maestro, la maturité dans le regard, la force

tranquille, la confiance absolue, la douceur. L'agriculteur chez qui nous l'avons achetée l'a lui-même récupérée d'un autre agriculteur décédé. Nous ne saurons jamais ce que Gribouille a fait avant d'arriver chez nous. Mais une chose est sûre, elle a acquis de l'expérience avant, autre que celle d'une tondeuse à gazon sur pattes. Elle a sûrement été montée, bâchée voire même attelée. Avec nous, elle a déjà arpenté de nombreux sentiers au Salève et de la région lors de week-end. En été 2012, elle a accompagné Blaise et Charlotte lors de leur voyage autour du Mont-Blanc et toute la famille au complet pour le tour du lac Léman.

Popette, elle, nous a rejoint il y a 3 mois d'un élevage près d'Annecy. Elle a 7 ans. Nous voulions un âne du même gabarit que Gribouille, solide et porteur. Elle a passé sa vie au pré avec 15 autres ânes et n'avait jamais été bâchée. Ne connaissant pas grand-chose du monde, elle est souvent inquiète, et n'aime pas que Gribouille sorte de son champ de vision. Ce voyage sera pour elle une grande nouvelle expérience.

Les préparatifs

Le choix de l'itinéraire

Pour cet été 2013, au départ, nous avions en tête de remonter à la maison (Haute-Savoie) depuis la méditerranée, en suivant plus ou moins le GR5. Ainsi, nous aurions commencé les vacances par quelques jours de repos à la mer avant de commencer à marcher. Programme alléchant mais trop ambitieux et peu compatible avec des enfants en bas âge. Les perspectives de chaleur, de manque d'eau, de longues étapes et aussi notre volonté d'offrir à nos enfants autre chose que des cols et du dénivelé nous ont fait changer d'avis. En outre, devoir absolument atteindre "*un but fixé dans un délai donné*" nous mettait une pression inutile, bien qu'il soit toujours possible de venir chercher le van à la maison et de rapatrier tout le monde en cours de route.

Nous avons donc décidé de partir dans les Grisons, tout à l'Est de la Suisse. C'est une région où les fonds de vallées sont déjà à 1500m d'altitude, où l'eau abonde grâce au terrain cristallin et où il y a suffisamment de petits villages pour distraire les enfants. Je m'attaque à la lecture de livres et de cartes pour déterminer un itinéraire approximatif qui passe dans des coins réputés sauvages ou pittoresques. Par expérience, nous savons que nous parcourons avec les enfants, en moyenne 10 km par jour. Je trace une belle ligne fluo sur une carte à grande échelle, « un doux mélange de cols alpins et de chemins forestiers en fond de vallées traversant des villages », comme je la décris à Blaise. Nous prévoyons ainsi de parcourir le Prättigau, la basse et la haute Engadine, le Val Müstair et la région du Bernina et du Val Poschiavo. Ainsi, nous visiterons des régions très différentes rien que par les langues qui y sont parlées. Le canton des Grisons est le seul canton de Suisse trilingue : on y parle l'allemand, l'italien et le romanche. Au final, nous n'aurons pas vraiment suivi l'itinéraire planifié et aurons avancé au gré de nos envies et du paysage, mais nous aurons tout de même touché chacune de ces régions.

Le matériel

Voici le gros chapitre de la préparation : que doit-on prendre pour ce voyage? Comment paqueter tout ça dans les sacoches? D'une manière générale, c'est dur d'être minimaliste quand on voyage longtemps avec des enfants en montagne. Que ce soit pour le manger, le boire, le chaud, le froid, le dormir, un certain confort et de l'autonomie fait partie de leur sécurité. Et puis... le but est qu'elles apprécient la vie au grand air, nos petites ! Faudrait tout faire pour ne pas les dégouter.

Lors de notre tour du lac Léman en 2012, nous avons toutefois « souffert du matériel » avec l'impression d'avoir beaucoup trop de choses avec nous. Trop partout, trop tout le temps. Certes il y en avait des choses superflues, et nous transportions des petits pots et des couches pour Louïsette qui n'avait même pas un an à l'époque. Mais réflexion faite, c'était surtout la manipulation qui nous a pesé. Trop de sacs dans des sacs, eux mêmes dans des sacs, etc. Tout notre matériel était rangé dans 14 petits sacs noirs en forme de cartables, eux-mêmes rangés côte à côte dans des sacoches fixées aux bâts. Nous nous tordions les doigts chaque matin à y bourrer les 4 sacs de couchage trop volumineux, les habits et les matelas de sol. D'autres « petits boudins » remplis de trucs divers traînaient partout au campement. Nous avons l'impression d'être constamment en train de ranger nos affaires, et cette accumulation de milles gestes plus ou moins utiles nous bouffait toute notre énergie. Et justement l'ennemi de la sécurité c'est aussi la fatigue! Ca tue à petit feu le bon sens et la patience au profit de l'imprudence. Par conséquent, pour ce voyage nous avons simplifié au maximum le paquetage.

Nous faisons aussi attention au volume et au poids. Nous pesons, discutons, disséquons, repesons, dispersons, rassemblons, diminuons, éliminons, reprenons, rejetons chaque pièce d'équipement, chaque vêtement, chaque aliment. Nous prenons en plus grande quantité les choses que l'on ne pense pas trouver dans les épiceries de montagne, comme le gaz, les couches ou le lait en poudre pour les biberons des petites. Nous établissons une liste, la complétons, la retravaillons 5, 10, 20 fois avant d'arriver à ce que l'on pense être la version finale, qui est en fait suivie de la version finale version 2... !

Le système que nous adoptons cette fois-ci est le suivant : chaque personne a sa sacoche, avec au fond, dans un sac IKEA, son sac de couchage et ses habits ; pour les petites, nous y mélangeons encore une partie de leurs couches (seulement quelques une pour Charlotte qui n'en met que la nuit, au cas où) et une réserve de papier WC. Par-dessus le vrac, nous calons encore trois ou quatre petits sacs noirs. Nous avons des matelas gonflables plus petits (donc plus rapidement gonflés) que nous nous contentons de plier en 3 et les glissons à la verticale dans le dos des sacoches – au milieu du voyage, nous avons même décidé d'arrêter de les dégonfler, puisqu'avec la pression ils finissent par se dégonfler tous seuls. A midi, fini la nourriture chaude, nous mangerons des pique-niques, plus besoin de sortir la cuisine et de laver la vaisselle. Ce sont peut-être des détails pour une sortie d'un week-end, mais ça change la vie pour un voyage de plusieurs semaines. Nous pouvons ainsi consacrer plus de temps et d'énergie aux enfants et à profiter du moment présent.

Bien sûr ce système nous impose quelques contraintes, comme par exemple faire attention à ce que les sacs de couchage et habits ne se mouillent pas,. Nous avons également décidé d'avoir avec nous assez de nourriture pour 5 jours. Et comme nos pique-niques sont plutôt copieux (pain, fromage, pâté, œufs durs, concombres, tomates, mayonnaise, saucisson), ça en fait du poids et du volume !

Les bâts

Pour charger les ânes, nous avons deux bâts de portage. Gribouille porte un bât de la sellerie Baude, version allégée du bât militaire Suisse. Quant à Popette elle a sur le dos un bât islandais fabriqué à la main par Siggi, un maître-sellier rencontré lors de notre voyage en Islande. Nous avons personnalisé le harnachement par des feutres, peaux de moutons et mousquetons. Entre le bât et le dos de l'animal, il y a deux tapis de protection. Le premier sert à évacuer la sueur. Nous avons suivi le bon conseil de nos amis Christiane et Joseph Ceralli en choisissant une alèse vétérinaire (VetBed), une matière qui ressemble à de la laine de mouton synthétique sur une trame en coton finement tissée et cirée, qui a l'avantage de pouvoir être lavée en machine et de sécher très vite. Par dessus, un épais tapis de bât rembourré au feutre protège le dos de l'âne d'éventuels points de pressions.

Sur le bât de Popette, nous avons fixé un petit fauteuil en bois – les sièges que l'on trouve sur les luges Davos – pour Louissette. Elle l'utilisera jusqu'à... Davos (coïncidence ?!?). Le système marchera plutôt bien mais avec le poids de Louissette rehaussant le centre de gravité du chargement, le bât avait tendance à pencher. De plus, Popette est quand même un peu peureuse et a parfois des réactions imprévisibles. Ainsi, nous avons laissé tomber l'idée du siège et préféré mettre Louissette directement « à cheval » sur Gribouille, en qui nous avons vraiment confiance.

Nos bâts pèsent une dizaine de kilos (harnachement, tapis et boudins inclus), chaque sacoche une quinzaine. Les ânes portent donc environ 40kg, auxquels il faut rajouter le poids des enfants quand ils sont dessus. Mais « ça peut porter combien un âne ? » nous demande-t-on souvent ? De 1/8 à 1/4 de son poids ? Une cinquantaine de kilos ? En fait, ça dépend de beaucoup de critères, dont voici une liste non exhaustive:

- l'âge de l'âne
- son dos
- sa taille
- son entraînement et sa musculature
- les dénivelés (l'effort à fournir et le risque de plaies de harnachement)
- le bât et les tapis: adaptés à la morphologie de l'âne, pour lui permettre de porter longtemps sans se blesser
- la distance à parcourir, et le temps qu'il a pour le faire
- l'habitude qu'il a à porter et le plaisir qu'il en retire (motivation, goût de l'effort)
- Et... l'espérance de vie qu'on veut bien lui donner !

Comment "vivre le projet ensemble" ?

Réaliser un voyage de 2 mois à pied avec 2 petits enfants et des ânes demande pas mal de préparation. Au delà des aspects techniques – le choix des ânes, la manière de les charger, les affaires à prendre... - il faut se mettre d'accord sur son objectif : est-ce un défi sportif, qui consiste à franchir le plus de cols en haute altitude et de parcourir un maximum de kilomètres en une journée ? Le but est-il d'être en autonomie complète pour pouvoir éviter les endroits habités ? Ou au contraire de traverser autant de villages que possible pour que ce soit ou que les enfants puissent jouer avec d'autres enfants ? Blaise a eu l'idée qu'on rédige avant le voyage une sorte de « charte », un document qui articule clairement nos objectifs commun et liste les conditions à remplir pour que tout se passe bien. Certaines remarques peuvent nous donner aujourd'hui l'impression "d'enfoncer des portes ouvertes" mais à cette époque là ça avait bien aidé à remettre "l'église au milieu du village". Par ailleurs d'autres remarques pourraient bien sûr se rajouter, au gré de nos expériences. Voici à titre anecdotique ce document de 2013 :

Notre voyage avec nos enfants et les ânes 2013

"Le **but** c'est d'être tous en itinérance, le plus possible dans la nature, sur plusieurs jours ..."

"La **condition** c'est que nous soyons tous, ânes compris, en bonne santé et heureux."

(physiquement et psychologiquement)

Pour porter nos enfants en bas âges et nos affaires sur les sentiers de montagne, le choix s'est porté sur des animaux de bât, et les ânes nous ont semblés les plus adaptés (calmes, petits, rustiques). L'avantage d'avoir ses propres ânes c'est qu'on les connaît, et qu'ils nous connaissent (défauts, qualités, confiance)

Conditions physiques: Sécurité, Santé, Sommeil, Température, Boire, Manger

- **Sécurité:**

- Prévenir les accidents, (prudence, patience, anticipation)
- Sur les routes: voir et surtout être vu
- Ne jamais faire confiance à un automobiliste
- Si orage ou lieux pas sûrs: demander l'hospitalité, chercher un abri sûr
- Respect en toute circonstance, pouvoir se défendre
- Prévenir les chutes (chutes de l'âne, précipices, cailloux glissants)
- Eviter les milieux hostiles (haute montagne, désert, lieu trop urbain)

Pour l'enfant ce qui compte c'est le **sentiment** de sécurité, qu'avec papa maman rien ne peut nous arriver". Ainsi s'il ne reste que du pain sec à manger un jour c'est pas grave on transforme ça en jeu. Les enfants ne se souviendront pas d'avoir eu trop faim si la chose ne leur a pas été présentée tragiquement, ou mal vécu dans une mauvaise ambiance.

- Etre tous en bonne **santé:**

- Ne pas souffrir, rester solidaire (le moins fort donne le rythme)
- Enfants: pharmacie adaptée et complète, téléphone chargé,
- N° de téléphone d'urgence
- S'il n'y a qu'un adulte, téléphoner chaque jour à quelqu'un
- Anes: ne pas souffrir (plaies de harnachement)

- **sommeil:**

- Pas d'étapes trop longues, pas de buts sportifs, de but trop lointain
- Savoir s'arrêter, pouvoir se reposer sur les ânes ou porte-bébé
- Pour les ânes: au bivouac avoir le temps de manger ET de dormir

- **température:**

- Avoir ni trop chaud ni trop froid, être secs (se protéger du soleil, du vent, de la pluie)
- Anticiper une mauvaise météo, réagir à temps, savoir changer d'objectif

- **boire:**

- Régulièrement (gourdes pratiques pour les enfants) et en suffisance
- Pour les ânes: minimum un point d'eau par jour

- **manger:**

- Repas et goûter réguliers, suffisants et si possibles variés
- Etre autonome (plusieurs jours de réserve, cuisine au gaz et non à un aléatoire feu de bois)
- Pour les ânes : les pauses se font en fonction de l'herbe

Conditions psychologiques: parents, enfants et ânes. Avant et après.

Pour les enfants:

- Favoriser la découverte plutôt que l'exploit sportif
- Ne pas compter en kilomètres mais en I.B.S. (intensité de bons souvenirs)
- Accepter les attentes des enfants (compromis)
- Communiquer (s'exprimer et écouter)
- Les ânes sont là pour nous aider avec les enfants et non le contraire (Les enfants ne sont pas là pour nous aider à faire un voyage avec les ânes.

Pour les ânes:

- Etre bien traités

Pour nous:

- Se respecter
- Communiquer (s'exprimer et écouter)
- Etre positifs et constructif et ne pas rejeter les fautes sur l'autre

Au moment du départ:

- Définir les rôles de préparation ensemble
- Ne pas fixer d'heure de départ, partir reposé, sans stress, prévoir heure ou jour de repos avant de partir (sieste, grillade, film, piscine)
- Ne pas préparer toutes les affaires à la dernière minute
- Ne pas avoir peur de laisser les choses en plan
- En cas de longue absence, faire une liste des choses à faire en rentrant
- Définir ensemble l'objectif du et des premiers jours
- Prévoir une heure / un jour de repos sur place avant de démarrer

Au moment du retour :

- Prévoir une période tampon d'adaptation et de repos
- Le voyage est fini, adopter à nouveau le rythme maison routinier
- Anticiper ensemble sur l'organisation des premiers jours et les rôles de chacun

En conclusion tout le monde doit y trouver son compte:

- **Les enfants:** aventure, épanouissement, nouveautés, rencontres, apprentissages, nature, diversité, bonne ambiance, contact animaux, souvenirs en famille, vaincre ses peurs, apprendre la prudence, vie de groupe
- **Les parents:** les ânes ont permis de prendre les enfants dans une aventure itinérante, vie de famille

Les ânes: goûter des herbages différents , vaincre les phobies

Derniers préparatifs

Nous avions prévu de partir 3-4 jours après la fin de l'école, mais nous sommes finalement prêts une dizaine de jours après. Il fallait attendre aussi la réparation du van; son plancher pourri était à changer. Bon, d'un côté on voulait aussi éviter de partir à tout prix, dans la hâte, avec trop de choses et fatigués.

Blaise: *"Nous sommes prêts. Le porte bébé, les bâts, les 4 sacoches, les sacs de couchage et habits en vrac au fond ; la douzaine de p'tits sacs avec les affaires, dont des couches, du lait en poudre pour les biberons ; de quoi être autonomes en nourriture pendant plusieurs jours. Les ânes sont ferrés, le passe-avant pour la douane est fait. Le van est enfin prêt avec son nouveau plancher et ses pneus neufs. Avec ma femme nous nous sommes engueulés un nombre de fois réglementaire, donc on peut se considérer comme prêts."*

A nous le Prättigau !

Mardi 16 juillet, 10h06

Voyage au Prättigau, tout à l'est de la Suisse

Le voyage en van commence par la rude descente du Salève. Une fois en plaine, nous jetons un petit coup d'œil aux ânes, et misère ! Le tapis en caoutchouc de fortune que Blaise a bricolé est complètement parti vers l'avant. Nous pensons tout d'abord que c'est à cause de la descente, mais nous comprenons vite que c'est la position de Popette qui le fait glisser sous ses sabots. En effet, elle ne semble pas très à l'aise sur ses pattes dans le van. Elle est presque assise sur la barre arrière, ses postérieurs ne touchent presque pas le plancher, et elle maintient son équilibre avec ses pattes antérieures tendues en avant, en mettant tout son poids dessus. Au retour nous enlèverons purement et simplement cette barre arrière.

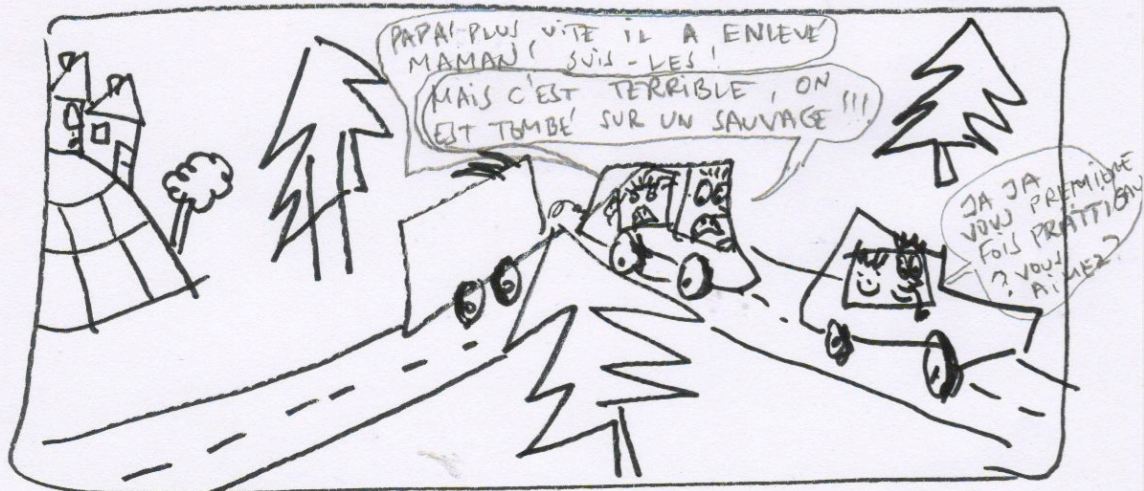
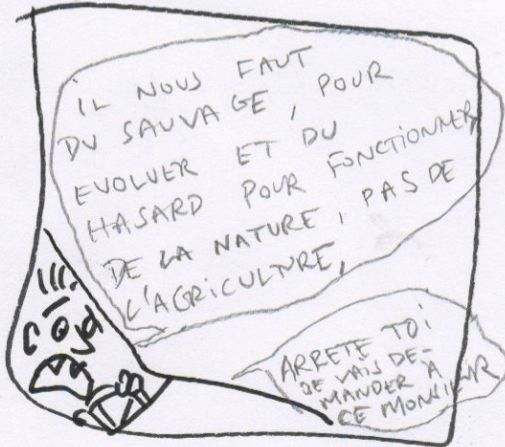
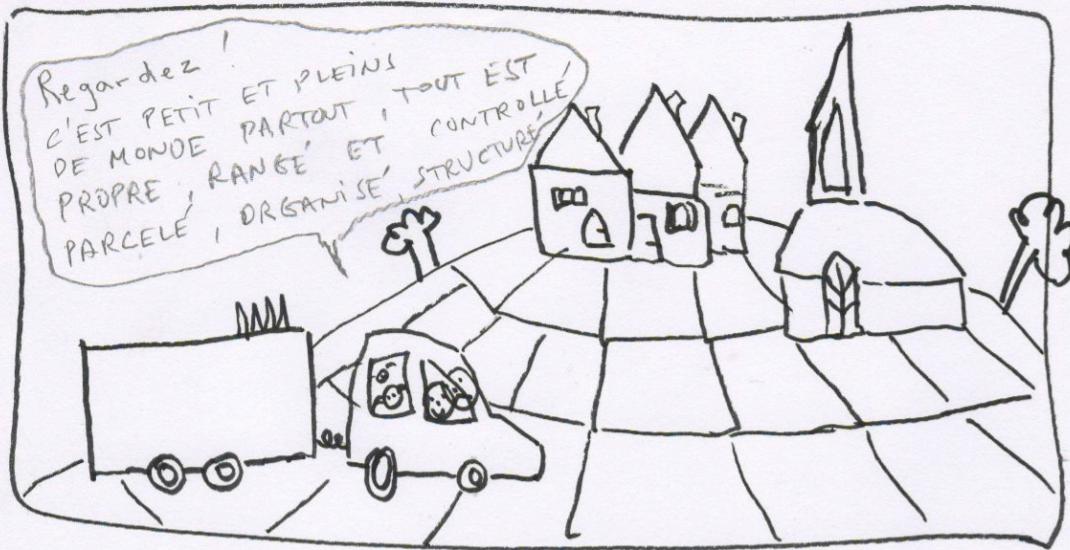
Nous sommes sur l'autoroute. Les filles sont bien installées derrière, au milieu de toutes les affaires. Nous nous arrêtons sur une aire d'autoroute. Les ânes se dégourdissent les jambes et les mâchoires sur la pelouse bien grasse, derrière les toilettes, sous le regard curieux des vacanciers. Avec la chaleur, la promiscuité dans le van (il est dimensionné pour un cheval et demi) et ce foutu tapis, je suis tendue à l'idée que les ânes refusent d'y retourner pour la suite du trajet. Alors que Popette n'opposera aucune résistance, il faudra bien 20 minutes à Gribouille pour qu'elle se décide. Heureusement que nous sommes deux pour cette manœuvre, ça aide tout de même bien lorsqu'il y a des encouragements qui viennent de derrière !

Nous passons le centre de la Suisse. Berne, Zurich, Landquart, en faisant quelques pauses ici et là. Il fait beau et il y a peu de circulation. Les enfants regardent des films ou font la sieste, tout se passe bien.

Nous arrivons à Seewis, village situé dans les hauteurs de Landquart, vers 18 heures. Comme il se doit dans cette région très habitée, tout est aménagé et bien ordonné. Devant les maisons coquettes, les jardins fleuris sont soigneusement délimités par des barrières. Nous sommes au cœur même de la Suisse, de l'Esprit Suisse. Beaucoup de monde, peu de place. L'agriculture de montagne, par tradition, et grâce aux subventions, ne laisse pas un mètre carré de nature sauvage ici ou là. Tout est cultivé et bien entretenu. Ici des vaches pour le lait, ici des prés pour le foin, là une forêt nettoyée pour le bois. C'est un petit paradis, avec des allures de Club Med pour troisième âge.

Notre souci immédiat, c'est de trouver un coin pour la nuit. La prochaine fois, nous devons mieux préparer notre point de chute pour le premier soir, par exemple à l'avance convenir d'un emplacement avec la mairie. Nous avons le même problème avec la voiture. Il n'y a ici aucun parking longue durée et les rues sont bien trop étroites pour y laisser une voiture et un van pendant deux mois. Au village, je fais signe à la première voiture qui passe. Bingo ! Il nous propose de le suivre, il a une idée pour nous. Je monte dans sa voiture, contente. Charlotte l'est moins, car elle croit que le type m'a enlevée et oblige papa à coller derrière sa Clio rouge. Hans Fluri, le sympathique voleur de maman, nous guide jusqu'à un parking en forêt, utilisé en automne par les chasseurs. Ici, la chasse se fait sans l'aide de chiens et sans voiture, les chasseurs ont donc des parkings assignés d'où ils doivent partir à pied. L'endroit nous convient bien, c'est plat, il y a de l'herbe, un ruisseau, de l'ombre, et nous ne dérangeons personne. Nous installons notre premier campement, fatigués de cette journée de route, mais heureux.

LES GABIOUD ... AU PRÄTTIGAU



Le premier jour

Un gros pick-up se pointe le lendemain matin à 07h15 précises. En sort le jeune garde forestier Hans-Peter, d'énormes chaussures de montagne aux pieds. C'est notre voleur de maman de la veille qui lui a parlé de nous. La mauvaise nouvelle c'est que nous ne pouvons pas laisser les véhicules là. La bonne nouvelle c'est qu'il a un endroit à nous proposer. Pendant que Blaise prépare le petit-déjeuner et que les filles dorment encore, je suis Hans-Peter avec la voiture pour voir l'endroit : un bord de chemin forestier, en bord de précipice, paumé dans une forêt de l'autre côté du village... impossible de trouver l'endroit sur notre carte, qui n'est pas très précise. Bah, nous verrons bien au retour, nous finirons bien par retrouver la voiture ! Le garde griffonne à la main une autorisation sur un bloc de papier quadrillé, en déchire la page et me la pose sous le pare-brise. Deux mois plus tard le papier sera toujours là, mais l'écriture sera illisible, brûlée par le soleil.

Nous déménageons toute notre petite équipe sur ce parking improvisé. Je suis un peu tendue. Les petites pleurnichent et Blaise n'aime pas du tout l'idée de laisser la voiture là loin de tout pendant 2 mois. Dans notre charte, il était pourtant bien écrit qu'il fallait faire une journée de pause avant de partir, et nous ne l'avons pas fait. Car juste avant notre départ, une canalisation d'évacuation des eaux a lâché...

Blaise: Premièrement, oui je ne suis pas à l'aise à l'idée de laisser nos véhicules ici en pleine forêt, au bord d'un précipice. Et si un camion de débardage devait passer, et que l'espace n'est pas suffisant? C'est vrai, nous laissons une clé cachée sous le van, et si quelqu'un nous appelle nous lui dirons où se trouve la clé, et il déplacera la voiture lui-même, mais bon... Ensuite il y a la fatigue de ces derniers jours. Nous n'avons pas fait de réelle transition, nous voilà partis pour 2 mois, et dans ma tête bourdonnent encore les mille et un détails des derniers préparatifs, et de la fuite d'eau. Ma réparation de fortune va-t-elle tenir? Heureusement quelqu'un de confiance habite chez nous. Il nous préviendra bien à temps au cas où. Mais surtout je pense que je ne suis décidément pas un solide pour les départs, ni les commencements. Un vrai moteur diesel, qu'il faut chauffer longtemps, avant de pousser l'accélérateur. Partir c'est tourner une page, respirer un bon coup et regarder devant. Faut que j'apprenne nom de dieu. Partir c'est mourir un peu. Je me sens obligé de nettoyer la maison, de tout ranger. La charnière entre la routine casanière et la vie nomade est un monstre que je ne dompte pas. Ella Maillard la voyageuse a écrit que le plus dur dans un grand voyage, c'était le premier jour, en partant de chez soi, pour aller à la gare. Je ne suis pas encore prêt, le dé clic nomade n'est pas enclenché. Faire ce foutu deuil de mes démons sédentaires et de mes soucis. Une fois que je suis loin c'est bon. Je me sens pousser des ailes et j'y vais. Aussi, plus tard, je suis tombé par hasard sur un vieux reportage d'un tournage de film de Federico Fellini, et on l'entend dire, concernant l'état d'esprit du cinéaste au travail:

"La seule chose qui compte c'est la disponibilité intérieure de l'auteur. Faire un film* ce n'est pas tenter de conformer la réalité à des idées préconçues, c'est être prêt à tout ce qui peut arriver"*

**On peut changer auteur et film par voyageur et voyage. Voilà une chose de bien dans mon handicap à partir, ma période de "ruminantion" va au moins favoriser un esprit ouvert, du moins c'est le minimum que je me souhaite.*

Nous remontons la route forestière en direction de l'est. A un petit pont, un magnifique vallon nous appelle dans la direction opposée. Ni une ni deux, nous nous y engageons, et tant pis pour le détour ! Seuls les poètes savent que les vagabonds ne se trompent jamais de chemin disait Pierre Morand. Un joli sentier en balcon surplombe un petit ruisseau, dans une magnifique forêt de vieux épicéas. Popette ne semble pas très à l'aise sur ce sentier étroit, et tient absolument à se tordre les sabots dans la pente en amont... Aurait-elle le vertige ?? Charlotte l'encourage avec une phrase toute jolie : « En tout cas ici il ne faut surtout pas hésiter à ne pas tomber ! ».

Nous nous arrêtons pour pique-niquer à proximité d'arbres couchés, sans doute renversés par la tempête. C'est un vrai terrain de jeu pour Blaise et Charlotte, qui y teste son équilibre. Le voyage commence bien, nous sommes enfin détendus, prêts pour l'aventure.

Une montée raide et pénible nous attend jusqu'à Fadära dans une chaleur étouffante, et nous ne sommes pas entraînés du tout. Louissette s'est endormie dans le dos de Blaise. C'est lourd pour lui et il ne manque pas de le faire savoir à qui veut l'entendre. Moi je porte un sac à dos d'une dizaine de kilos contenant les gourdes, les polaires, les lunettes de soleil et un tas d'autres petits accessoires. Nous décidons de suivre la route goudronnée, moins raide, sans trop de scrupules puisque les ânes sont ferrés.

Pour la pause goûter, nous choisissons un peu d'ombre sous un arbre au bord d'un pré. Les ânes broutent juste à côté de nous. Au loin, un paysan nous observe avec ses jumelles, et cela nous met un tantinet mal à l'aise. Bienvenue au Prättigau?

Le ciel se couvre, ça sent l'orage. L'endroit où nous nous trouvons, un lieu-dit Fulli, est très exploité, il y a des granges et des petites fermes partout et nous imaginons mal camper ici. Chaque mètre carré d'herbe est précieux, et c'est la période des foins. Pas question d'utiliser des gros tracteurs, ici, tout se fait à la moto faucheuse car le terrain est raide et inégal. De grands râteaux en bois sont utilisés pour mettre le foin en tas avant qu'il ne soit acheminé en vrac à la ferme en plusieurs aller-retour.

Nous mettons en pratique les principes de notre charte et demandons aux gens du coin s'ils ont un endroit à nous conseiller pour s'installer. Un paysan, en train de ratisser du foin dans un pré bien pentu, nous répond : « aie, ça va être difficile », avant de se retourner sans dire au revoir. La conversation semble terminée. Bon. Nous n'insistons pas et continuons notre route. Charlotte demande à faire une pause... Elle ne veut pas faire ça au bord de la route. Nous la rassurons, personne ne va passer par là. Et voilà qu'un 4x4 s'approche au moment même où elle a le pantalon baissé. Je leur pose la question. Enrico et Elsbeth, Un couple d'un certain âge, émerveillés par notre équipée, nous offrent ni plus ni moins l'hospitalité pour la nuit!

Ils nous installent dans la grange et nous offrent le repas du soir. Nous dormirons sous un canapé suspendu à la charpente du toit par des cordelettes, à l'abri des souris. Pourvu que les cordelettes tiennent ! Au repas, Charlotte découvre les *röstis* – une galette de pommes de terre râpées typiquement suisse-allemande - et se ressert huit fois. Enrico et Elsbeth habitent à Coire mais viennent se réfugier à Fulli autant que possible, dans leur chalet. Enrico est l'imprimeur du journal quotidien Sud-Ost Schweiz. Il travaille la nuit. A la retraite dans 2 ans, il se réjouit de retrouver un rythme de vie diurne pour se consacrer à ses deux passions, la pêche et la chasse. Il nous montre des photos de lui et ses prises. Elsbeth était institutrice, mais elle passé ces dernières années au chevet de sa belle-mère, décédée en 2012. Elle dit être grognon car elle a mal à une épaule qui doit être opérée en automne. Leur chalet est un ancien alpage restauré, avec une magnifique grange en gros rondins qui n'est plus utilisée depuis peu mais qui sent encore bon le foin. Il n'y a ici ni électricité, ni eau chaude, ni voisins et c'est un véritable petit coin de paradis ! Les petites ont sorti les feutres et Charlotte commence un joli dessin pour Elsbeth, qu'elle n'a pas le temps de finir. Nous l'enverrons par la poste quelques jours plus tard. Nous sommes touchés par tant d'attentions et de générosité, d'autant plus que c'est le premier jour du voyage !

Orages et alpages

Le lendemain matin, Blaise prépare les biberons des filles au réchaud à gaz mais nous sommes invités à partager un copieux petit-déjeuner. Nous quittons Enrico et Elsbeth en fin de matinée. Il nous a fallu bien deux heures pour tout préparer et charger les ânes. Toujours dans l'esprit de la charte, nous engageons la conversation avec tous les gens que nous croisons. Peut-être trop. La première rencontre de la journée débute plutôt mal : à la première ferme nous sommes apostrophés par une dame qui nous reproche d'avoir laissé nos ânes brouter son herbe pendant la nuit. Nous ne comprenons pas, vu que nous étions à Fulli chez Enrico et Elsbeth et qu'ils nous ont autorisés à laisser les ânes devant chez eux. Mais justement, elle nous explique que s'ils sont les propriétaires de la parcelle, c'est à elle qu'appartient l'herbe

car ils lui louent le terrain. Nous sommes bien embarrassés de nous retrouver dans des querelles de voisinage. Blaise propose de lui donner un peu de sous pour l'herbe. Voilà que justement Enrico et Elsbeth arrivent dans leur 4x4. Vont-ils s'arranger entre eux? La voisine va-t-elle se plaindre à eux? Que nenni! Echange de bonjours et le 4X4 repart. Nous revoilà seuls face à la vieille dame. Nous nous excusons encore et tout à coup changement de musique, elle nous sourit, la conversation se poursuit ensuite sur un ton bien plus cordial. Elle avait juste besoin d'être entendue sur ce qu'elle avait à nous reprocher.

Sur la route ce matin-là, nous sommes accompagnés par une famille qui tient un Bed and Breakfast près de Bâle. Leur fille, qui est monitrice d'équitation, propose de tenir nos ânes. Blaise et moi marchons devant, main dans la main, comme des amoureux. Ca fait du bien. Nous traversons Seewis, ce drôle de village qui a été presque entièrement dévasté par un gigantesque incendie en 1863. Les maisons ont été toutes reconstruites en pierre, et les rues suffisamment larges pour empêcher une nouvelle propagation des flammes forment un quadrillage parfait, ce qui est plutôt inhabituel pour un village de montagne.

Nous nous arrêtons pour pique-niquer sur le même parking des chasseurs qu'il y a deux jours. C'est un sentiment étrange, comme un retour à la case départ tout en étant déjà en plein voyage, car dans notre tête c'est bon là, nous sommes bien partis. Il fait chaud, des nuées de taons attaquent les ânes attachés à côté de nous. Ils s'agitent et tapent du pied pour les chasser. Nous ne nous éternisons pas pour leur épargner ce supplice.

La route goudronnée se transforme enfin en route forestière. Elle grimpe gentiment le long d'une vallée étroite et boisée au fond de laquelle coule le torrent de Taschinas. Des poids-lourds font des va-et-vient, il doit y avoir un chantier plus loin. Nous traversons des tunnels et un pont suspendu. Nous qui redoutions les passerelles en bois, nous pouvons être tranquilles, les ânes les passent sans ciller.

Louissette, confortablement installée dans son petit siège, chantonne, et décrispe l'atmosphère quelque peu tendue par la météo qui se dégrade. Le tonnerre gronde sans discontinuer. Il fait lourd. Blaise, optimiste ou insouciant comme toujours, pense que nous allons passer entre les gouttes, que l'orage se déplace déjà en face. Nous nous arrêtons pour goûter près de deux petites cabanes. Les petites jouent avec l'eau d'une fontaine. Soi-disant pour former ses nouvelles chaussures, mais surtout pour nous faire rire, Blaise rentre jusqu'aux cuisses dans la fontaine, en chantant une marche militaire improvisée. Les petites toutes excitées veulent faire pareil maintenant! Nous leur enlevons leurs chaussures et hop ! Dans l'eau.

Les premières gouttes tombent déjà lorsque nous arrêtons un pick-up pour leur demander s'ils connaissent un endroit pour s'abriter. Ils nous indiquent un vieux chalet avec un grand porche un peu plus loin. Nous parcourons les derniers mètres en courant, car maintenant il pleut des cordes et le tonnerre gronde tout près. Nous déséquiperons les ânes en vitesse et les parquons dans la forêt. Blaise prépare à manger quelque chose de chaud (des pâtes, évidemment!), les petites se reposent dans leurs sacs de couchage, bien au sec, et je range le matériel et les sacoches. Le porche est bien protégé de la pluie et suffisamment large pour que l'on puisse y dormir confortablement. Ce chalet était un ancien baraquement militaire, avec encore les écuries pour les mulets en-dessous. Il est actuellement géré par une association religieuse. Un énorme orage passe maintenant. Bonté et beauté divine! Nous apprendrons par la suite que dans la région, les pluies ont emporté des ponts et provoqué des coulées de boue et des glissements de terrain. Les jours qui suivent, nous devons modifier notre itinéraire plusieurs fois pour contourner ces passages qui ne sont plus praticables.

Ce soir-là, nous sommes sérieusement inquiets pour une autre raison. Nous découvrons des blessures dues au harnachement sur les ânes. Malgré les épaisses protections en peau de mouton autour des ventrières, elles-mêmes rembourrées de feutre, Gribouille a les coudes antérieurs en sang. Et chez Popette ça commence aussi. La sangle ventrale a glissé vers l'avant. A chaque pas, le fourreau volumineux vient se frotter à la peau tendre du coude. Mais pourquoi? Le problème vient du fait que les ânes n'ont pas de tronc (thorax) plat comme l'ont les chevaux, c'est à dire la partie plate à l'avant du ventre, juste derrière les antérieurs. Du coup leurs ventres bien ronds (surtout les leurs!) ne maintiennent pas les sangles

en place au centre mais les laissent glisser en avant et en arrière. Mais pourquoi cela nous arrive-t-il maintenant, ce n'est pourtant pas la première fois que nous partons en randonnée avec autant de chargement ! "Le mieux est l'ennemi du bien" : nos doubles protections en feutre et en peau de moutons ont sans doute trop épaissi et rigidifié les sangles.

Bon, heureusement les blessures n'en sont qu'au début et nous pouvons soigner ça avec de la crème cicatrisante. Mais comment faire pour la suite? Si nous ne trouvons pas une solution, autant arrêter le voyage tout de suite, nous ne pouvons pas faire souffrir notre âne ainsi ! Plusieurs idées sont débattues mais nous retenons celle-ci: nous croisons les courroies situées sur le bât qui servent d'attaches aux ventrières. Ainsi, la ventrière avant est retenue en haut par la courroie arrière tandis que la ventrière arrière vient s'attacher à la courroie avant. Blaise rajoute deux bouts de lacets de chaque côté pour maintenir les sangles en place, et éviter cette fois qu'elles glissent vers le centre. Ce système, qui devait être à l'origine provisoire en attendant la cicatrisation, fera ses preuves tout au long du voyage et est celui qu'on utilisera par la suite. Il évite les blessures de sangles et maintient bien le bât en place à la montée comme à la descente. Ça ne remplace de loin pas les réglages d'avaloir et de bricole (c'en est point le but), mais ça les soulage fortement. Ce double sanglage ventral croisé est bien adapté aux ânes, qui n'ont pas de poitrail et particulièrement aux nôtres, qui ont le ventre bien rond!

Des orages sont encore prévus pour le lendemain. Notre itinéraire originel nous ferait passer par une cabane du Club Alpin, puis sur la haute route du Prättigau, en balcon à plus de 2'000m d'altitude. J'étais passé par là en 2004, lorsque je parcourais la Via Alpina. Cette haute route longe les impressionnantes falaises calcaires du Rätikon qui marquent la frontière entre la Suisse et l'Autriche. Le point le plus élevé de ces « petites Dolomites » est la fameuse Schesaplana (« pierre plate ») qui culmine à 2964 m. Si la région du Prättigau se targue d'être très sauvage, sans stations de ski et tout, c'est surtout à cette altitude là que ça se vérifie, car la moyenne montagne, elle, reste très exploitée. Nous décidons donc de suivre le « mittelweg », sur un chemin carrossable transitant par des alpages, à une altitude plus modeste. Ainsi nous aurons peut-être plus de chance de pouvoir s'abriter lorsque l'orage se pointera !

Vers 16h, nous passons par Vordesäss, un alpage où une équipe de jeunes passent l'été à y fabriquer du fromage. Les bergers partent justement quand nous arrivons, en nous expliquant qu'ils ne peuvent plus ramener les vaches à l'alpage, car la veille, avec les pluies torrentielles, une énorme coulée de boue et de cailloux à coupé le chemin en amont. Ils doivent donc aller traire la centaine de vaches qui les attendent directement au pré.

J'échange quelques mots avec le fromager, un allemand de Oberstdorf, tandis que Blaise organise un goûter aux petites. J'aimerais bien lui acheter un peu de fromage, mais il m'explique, tout désolé, qu'il n'en a malheureusement pas le droit car leur production doit encore passer les contrôles sanitaires d'usage... Je lui demande bien sûr s'il y a un endroit où l'on pourrait passer la nuit à l'abri, vu le temps. Il me parle alors de l'alpage d'en haut (Hintersäss), en amont de la coulée, qui n'est pas occupé. Justement, certains des bergers devaient s'y installer aujourd'hui, mais la nature en a décidé autrement! Il ne sait pas si nous arriverons à traverser la coulée avec les ânes, mais si nous y arrivons, l'alpage est à nous! Il y a là-bas un parc clôturé, un dortoir, de l'électricité et même de l'eau chaude ! Nous le remercions chaleureusement, et prenons la lourde clé qu'il nous tend. Nous n'aurons qu'à la laisser sur la table en partant, et bonne chance pour monter, nous dit-il encore.

De loin la coulée ne paye pas de mine, mais de près c'est autre chose! Progresser dans ce terrain est laborieux, chacun de nos pas s'enfonce dans cette masse de terre molle et de cailloux instables. Ça impressionne les enfants, et Charlotte réalisera un magnifique dessin qui lui prendra plusieurs jours à terminer, avec pleins de petits ronds représentant les cailloux. Les ânes aussi s'enfoncent évidemment. Non avançons donc tout gentiment, guidés par les traces des bergers. En voulant sortir au plus vite de ce terrain inconfortable, ils se précipitent vers l'avant et se retrouvent côte à côte, oubliant leur gabarit. Les sacoches s'accrochent, et en l'espace de quelques secondes le bât de Popette tourne, avec Louissette dessus à l'horizontale, qui s'agrippe tant qu'elle peut à son petit siège. Ni une ni deux, nous la sortons

de là. Ouf ! Plus de peur que de mal. Nous portons les sacoches nous-mêmes, pour passer la plus grosse coulée. Nous passerons alors une super soirée dans l'alpage, alors que dehors la nature se déchaîne.

Notre premier col

Il fait grand beau. Nous n'avons que 200 m de dénivelé à gravir pour atteindre le petit col de Colrosa (2128 m), mais cela nous semble interminable car nous n'avons aucun entraînement. Je suis d'ailleurs inquiète à l'idée d'arriver *si haut* en montagne. Jusqu'ici, nous étions à 1200 – 1500 m d'altitude. Comment va réagir Louissette? C'est amusant car pendant une bonne partie du voyage nous serons ensuite *en moyenne* à 2000 m, sans que cela nous pose un quelconque problème. Au contraire ! A cette altitude-là c'est beaucoup plus agréable de marcher car il fait frais et il n'y a plus de taons ni de moustiques pour embêter les ânes.

Nous faisons une pause goûter pour les enfants au bord d'un petit ruisseau, pour qu'elles puissent jouer à construire des ponts et des barrages. Pendant ce temps, les ânes broutent non loin de nous, avec leur longe qui traîne derrière eux. En général, ils restent près de nous, mais de temps à autre il peut y en avoir un qui décide que l'herbe est meilleure un peu plus loin. C'est le cas de Gribouille ce matin-là, qui décide de redescendre dans la vallée d'où nous venions. Inutile de la poursuivre, car si l'on s'approche d'elle par derrière cela ne va que l'inciter à s'éloigner plus vite. Une ruse consiste à bien garder sa copine en main, voire de partir dans l'autre direction avec, de manière à ce qu'elles sortent de leurs champs de vision respectifs. C'est ce qu'on fait. Alors Popette commence à s'affoler, elle tire sur sa longe, appelle Gribouille, qui finit par revenir! Les ânesses étant devenus inséparables, nous savons désormais que nous pourrons nous contenter d'en attacher qu'une seule la nuit au campement.

Au col Colrosa, il y a un tout petit chalet fermé et...une fontaine! Nous nous installons à la table pour pique-niquer. Nous trouvons même un parasol dans la remise, quel luxe ! Et nos pique-niques sont copieux : pain, parfait, fromage, saucisson, concombre, tomates, œufs durs... Le concept "pique-nique à midi" va bien aux petites, qui se régalaient. Passent deux dames qui marchent de cabane en cabane pendant quelques jours. Nous les installons à notre table et les petites sortent les feutres pour dessiner. Charlotte dans un cahier, Louissette sur ses jambes. Blaise coupe des chardons pour les ânes.

Dans l'après-midi nous arrivons tout proches de l'impressionnant Schweizertor, un col étroit et vertigineux, de part et d'autre duquel on devine les couleurs vives des cordées de grimpeurs. Nous croisons un groupe de vététistes faisant une pause. Ils viennent de se faire une belle montée très raide, en portant et poussant les vélos. L'un d'eux, équipé dernier cri, caché derrière ses lunettes de soleil, me lance un "hé, Emmanuelle!", mais je ne le reconnais pas tout de suite; il s'agit de Hanspeter, notre garde forestier de Seewis ! Quelle surprise ! Accompagné de deux femmes très sportives, il fait un gigantesque tour à vélo avec beaucoup de kilomètres et de dénivelé. Ce qu'il fait en un jour, nous le ferions en une semaine ! Les sentiers qu'ils empruntent sont loin d'être faciles, et en plus ils n'ont même pas l'air fatigué ! Il nous rassure pour la voiture, par contre nous prévient du chemin qui nous attend: soit un sentier herbeux très très raide, soit un détour par une zone d'éboulis casse-gueule.

Le sentier herbeux est tellement raide que nous choisissons de le contourner par les pierriers. Blaise préfère porter les deux filles, la petite dans le porte-bébé et la grande sur ses épaules. Charlotte a le pied sûr mais avec la fatigue on ne sait jamais. Il y a quand même certains passages aériens. C'est sûr, s'il trébuche, ils sont trois à tomber! Mais il a toujours fait ça et le fera à de multiples occasions pendant ce voyage, et nous n'avons jamais eu de problème. Je tiens (et contiens!) Gribouille, tandis que Popette suit librement. S'il lui arrive quelque chose, elle n'entraînera pas Gribouille dans sa chute, et vice versa. C'est d'autant plus sûr qu'elle n'a pas l'expérience, la Popette. Elle se débrouille toujours pour rester en hauteur, sur des dalles lisses, pour finalement se retrouver coincée sur un rocher, fière comme un bouquetin. Il faut souvent alors vite revenir en arrière pour aller la chercher, avant qu'elle ne continue son raccourci dans le vide!

Ce soir, nous installons la tente dans un joli petit coin de forêt. Le tonnerre gronde pas loin. Popette est fascinée par notre premier feu de camp, à y mettre sa tête au-dessus des flammes, dans la fumée.

Le Prättigau est mondialement réputé pour ses longues et difficiles voies d'escalade en falaise. Il y a pas loin un refuge pleins de grimpeurs, des italiens. Ils passent par notre campement pour remplir leur jerrican d'eau au torrent. Certains sont habillés avec des habits techniques si neufs que les étiquettes y sont encore fixées, d'autres se contentent de vieilles loques pleines de trous. Un berger déboule en moto, ses deux fistons à l'arrière. Une camionnette d'une entreprise d'entretien de piscines fait halte à notre hauteur : deux grimpeurs belges. Nous leur proposons du thé. « Pas le temps, merci! », nous disent-ils, en s'équipant de baudriers. Leurs jours de congé sont comptés, et malgré les nombreuses heures de route qu'ils viennent de faire, ils veulent aller "vite faire une petite voie avant le soir ". Il est 18h30, le ciel est gris foncé-noir orage...

Nous n'avons rien à griller sur le feu ce soir-là. Les filles s'amuse avec nous à brûler un à un les déchets de notre poubelle. Ah, leur transmettre les belles valeurs de la vie au grand air! Alors il faut savoir une chose : une couche, ça ne brûle pas ! Au contraire, elle fond, et finit par étouffer le feu... Nous remballons les restes de Pampers calcinés dans notre poubelle et bonne nuit.

La cabane du chasseur qui, ne sachant pas chasser, s'achète des vivres pour cent ans

Ce matin-là, nous cheminons sur d'agréables routes forestières. Mince, nous devons croiser un troupeau de vaches, qui redescend à la queue leu leu vers un alpage plus bas! Nos ânes n'aiment pas (encore) les vaches et en ont peur. En plus, avec toutes leurs cloches, quel tintamarre! Comme ils commencent à s'agiter c'est plus sûr de descendre Louisette du dos de Popette. Vite, les vaches sont presque à notre hauteur. Mais Louisette est coincée: « La chambre à air » me crie Blaise, « j'arrive pas à défaire ce noeud de m.... ! ». Gros danger, grand moyen, Blaise sort son couteau et hop, la ceinture caoutchouc est coupée, et Louisette en sécurité dans les bras de son papa. Ouf ! Nous regardons maintenant les vaches passer, l'une derrière l'autre, pendant une dizaine de minutes. La dernière traîne loin derrière, boitant méchamment, encouragée par une petite bergère très concentrée. La morale de l'histoire : c'est bien de vouloir attacher un gamin sur un âne, mais c'est encore mieux de pouvoir le descendre très rapidement! Dorénavant, il n'y aura plus de ceinture.

Jelena, une zurichoise étudiante en théâtre, passe l'été à l'alpage de Drusa pour fabriquer du fromage. Elle nous offre du lait frais et du beurre, qui feront notre régal ce jour-là ! Il fait très chaud, même à cette altitude. Nous profitons de l'ombre du toit de l'étable pour nous reposer. Les filles jouent à la fontaine avec les enfants de l'alpage et les ânes font la sieste, repus d'herbe grasse. Quel bonheur !

Notre carte topo n'est pas très précise et vieille de dix ans... Nous suivons un sentier qui doit gentiment nous faire descendre en direction de St. Antönien en contournant une montagne, le Chüenihorn. Seulement voilà, notre sentier plonge de quelques 200m jusqu'à Altsäss (1645m) avant de disparaître dans le lit du torrent de Capriv. Il y a bien un nouveau chemin balisé mais il suit une crête bien trop raide et dangereuse avec les ânes. Louisette est grinche, c'est l'heure de sa sieste dans le porte-bébé. Que faire ? Tandis que Blaise m'attend avec Louisette près d'un vieux cabanon de chasseurs, je pars avec Charlotte repérer le terrain. Nous trouvons un passage praticable qui remonte de l'autre côté du torrent, mais ensuite le chemin se perd dans les broussailles. Il n'est visiblement plus entretenu depuis longtemps.

A notre retour, Blaise nous dit, sans détourner son regard du chalet: « Et si nous nous y installons pour la nuit, histoire de profiter de cette après-midi, coucher un peu Loulou et reporter à demain la recherche de ce foutu chemin? On pourrait se donner quelques minutes pour essayer de trouver la clé? » Souvent, les propriétaires laissent une clé cachée quelque part. Le « On » pour trouver la clé, c'est moi. Je suis LA spécialiste et il me met au

défilé! C'est un chalet en rondins avec une fontaine, un petit porche, et à l'intérieur plusieurs lits, une table, des chaises et une cuisinière à gaz. Il ne semble pas être entretenu depuis un bon moment. L'endroit est isolé et à une belle vue. La tentation est grande... et en moins de 30 secondes, la porte est ouverte ! Blaise ouvre grand sa bouche d'étonnement, à en perdre le brin d'herbe qu'il était en train de mâchouiller. Les magazines qui y traînent et les photos d'animaux sauvages au mur confirment qu'il s'agit bien d'une cabane de chasseurs. Dans les armoires, il y a des réserves de nourritures pour tenir un hiver entier. Ce chasseur est soit un gourmand, soit un myope ou un mauvais chasseur prévoyant, ou les trois à la fois! Mais les aliments sont tous périmés depuis belle lurette et les lits couverts de crottes de rongeurs. Personne ne semble être venu ici depuis 2011.

Nous faisons « le gros putz » avant de nous installer. Les lits sont dans un tel état, que nous choisissons plutôt de dormir par terre. Ouvrir toutes les fenêtres, ranger et donner un coup de balai, tout le monde s'y met. Loulou a de nouveau la frite, et court dans tous les sens. Nous ne préférons pas faire de feu dans le vieux poêle, la cheminée peut être encrassée. Nous chauffons de l'eau au gaz, pour se laver un à un à la bassine. Nous en profitons pour rincer quelques sous-vêtements que nous suspendons ici et là. Dehors, l'orage gronde à nouveau ! Les ânes restent immobiles, côte à côte, les oreilles à l'horizontal, sous les trombes d'eau. Nous finissons la soirée devant un bon plat de... pâtes au beurre. Blaise fait un petit dessin de nous qu'il laisse à l'intention du chasseur : les ânes, les enfants dessus et nous devant et un grand « DANKE (merci) für die hospitalité » en couleur.

Traversée sur Sankt Antönien

Le lendemain, nous décidons de remonter plutôt que de suivre le sentier repéré la veille. Une longue et raide montée de 600 mètres de dénivelé nous attend alors jusqu'au col de Carschina (2221m). Nous évoluons dans le brouillard, puis sous un soleil timide. Les ânes rechignent à avancer. Il a plu la première moitié de la nuit, ils n'ont brouté que pendant la seconde moitié, et ils ne seraient pas contre d'en avoir une troisième moitié pour roupiller un coup! La tension monte... il n'y a rien de plus frustrant que d'avoir une corde trop tendue entre hommes et ânes ! Heureusement notre pause déjeuner vient calmer l'ambiance. Notre petit rocher plat, entouré d'herbe devient pour Charlotte un bateau au milieu de l'eau, et entre deux tomates-mayo, elle s'improvise capitaine.

Arrivés au col, nous reprenons notre souffle. Nous manquons encore d'entraînement. Allez, en deux mois nous aurons bien l'occasion de nous refaire une santé! Popette, libre (Blaise porte Louissette dans le porte-bébé), arrive la dernière, sous les regards curieux des randonneurs attablés sur la terrasse du refuge-restaurant Carschina. Un monsieur vient à notre rencontre pour nous montrer, tout émerveillé, la magnifique gentiane blanche qu'il a photographiée sur les hauteurs. Charlotte aurait préféré qu'elle soit rose, et Gribouille qu'elle soit réelle, pour la manger.

La descente est facile mais longue, sur une petite route goudronnée. La vue est magnifique sur la vallée de Sankt Antönien. Une grosse jeep noire aux vitres teintées ne demande qu'à nous écraser en nous croisant à toute allure. Une fois en bas, un sentier parallèle à la route, mais de l'autre côté de la rivière, nous emmène à Hinterzug. Des planches en bois et autres passerelles branlantes permettent d'enjamber des zones marécageuses. Gribouille les traverse presque sans broncher, mais Popette fait un blocage. Après environ 30 minutes d'insistance, nous la laissons choisir librement son propre chemin pour nous rejoindre. Elle aura de la boue jusqu'aux cuisses!

A Hinterzug, nous demandons à un paysan si nous pouvons nous installer sous le porche d'une étable. Il y a de l'herbe bien grasse autour et nous pouvons mettre les affaires à l'abri à l'intérieur. « Ja Ja! » (Aucun souci!), nous répond-t-il, en s'éloignant dans son petit tracteur à pont, chargé de foin en vrac. Charlotte s'éclate avec des escargots. Le hameau est fait de maisons Walser et de petites étables qui pouvaient accueillir chacune une dizaine de vaches et le mulet. Grâce aux subventions que reçoivent la paysannerie de montagne, certaines étables, comme celle où nous sommes installés, sont encore utilisées. La grange est dans les combles, et l'on passe le foin aux animaux par un trou. Les Walser, d'origine haut-

valaisanne, ont colonisé au Moyen Âge différentes vallées alpines autant en Suisse qu'en Italie et en Autriche. En vrais montagnards, ils s'installaient dans les vallées reculées, encore inhabitées. Leurs maisons, les *Stadels*, étaient souvent tout en hauteur. La partie basse était en pierre et la partie haute, pour les habitations, en bois de mélèze. Pour se mettre à l'abri des souris et autres rongeurs, ils surélevaient les étages supérieurs avec des sortes de "champignons", des petites poutres de bois sous un grand disque de granit. Leur dialecte, le *Walsertitsch*, est encore pratiqué de nos jours, même dans certains coins d'Autriche que j'avais traversés en 2004. Ce soir-là, nous recevons la visite d'Andreas, un spécialiste du battage. Il examine avec attention et émotion nos ânes et leur chargement. Le sous-queue de Popette est trop fin et va la blesser. Il nous recommande d'épaissir la sangle avec du coton et une bande. Nous renouvellerons plusieurs fois ce bandage pendant le voyage. Andreas est un ancien « soldat du train ». Ces troupes de l'armée Suisse sont affectées au transport du ravitaillement avec des animaux de bât. Le réseau ferroviaire étant très dense, les chevaux, les hommes et leur matériel peuvent être transportés en train très rapidement à travers le pays, pour ensuite continuer leur mission sur les sentiers de montagne. Ces soldats de milice sont souvent issus du milieu agricole. Ces trente dernières années, l'effectif a été très restreint, mais il subsiste encore des troupes, qui aident parfois aussi au débardage en montagne. Les priorités de défense ont changé, ça coûte cher, les routes de montagnes sont très développées, et il y a bien sûr l'hélicoptère. Outre les mulets pendant la guerre, l'armée a surtout favorisé (et sauvé) l'élevage de la seule race de chevaux suisse, le *Franche-Montagnes*. Aujourd'hui, l'élevage de ce cheval rustique continue. Mais la sélection a tendance à privilégier les gabarits légers de "selle" pour la monte de loisirs. Et la taxe dont maquignon doit s'acquitter pour importer des races étrangères en Suisse est proportionnelle au nombre de *Franche-Montagnes* qu'il possède. Le rapport peut être de un pour dix ! Vu que la demande pour des races étrangères est très forte, les *Franche-Montagnes* pullulent. Et les boucheries chevalines aussi.

Un peu plus tard, l'agriculteur qui nous a permis de nous installer dans l'étable revient nous voir. Il est accompagné de ses deux filles de l'âge de Charlotte. Elles caressent les ânes, c'est la première fois qu'elles en voient des vrais : il n'y en a pratiquement pas dans la région.

A la tombée de la nuit, nous faisons connaissance avec le propriétaire de l'étable, salopette et cheveux blancs en arrière. Il nous demande si quelqu'un nous a importunés. Son neveu lui a dit qu'on était là, mais les habitants de la région auraient pu s'inquiéter de notre présence, et nous faire des remarques. Il est rassuré que tout se passe bien et nous pose cent et une questions, à chaque fois très précises, d'une voix très douce. En partant, il veut caresser Gribouille. Celle-ci, attachée à la longue chaîne, ne se laisse pas approcher et s'éloigne brusquement: aurait-elle senti quelque chose de bizarre ?

Le lendemain à midi, nous dégustons des délicieux röstis sur la terrasse d'un restaurant à Sankt Antönien. Après un si bon repas et la chaleur, les filles sont KO. Il y a à proximité une *Spielplatz*, une magnifique place de jeux pour les petites. Nous passons donc quasiment tout l'après-midi là-bas, et profitons de l'épicerie du coin pour refaire nos emplettes et nous offrir une glace. Cette journée de pause nous fait un bien fou, nous nous sentons en vacances !

Niklaus

En fin d'après-midi, nous quittons Sankt Antönien, en scrutant un endroit où bivouaquer. Mais tout est cultivé partout, les prés sont soignés comme des jardins. L'orage gronde à nouveau non loin de là, mais il semble plus timide que les jours passés. Dans les hauts de Ascharina, nous passons à côté d'un énorme vieux chalet. Nous nous arrêtons, indécis. Allons-nous demander l'hospitalité ou pas ? A ce moment-là, un monsieur bâti comme un ours avec une barbe de père Noël sort du chalet. Il nous a vus passer, et crie en notre direction : « Wa isch de das für e Karavane ?! (Mais qu'est-ce que c'est pour une caravane?) ». Il s'approche, nous discutons un moment, il s'appelle Niklaus. Il nous invite chez lui pour la nuit. Saint Niklaus, Merci ! Il tient à amener les deux ânes lui-même vers sa maison.

Il nous fait visiter. Les pièces toutes boisées sont très grandes. Il n'en n'occupe principalement qu'une, le *stube* (la pièce à vivre), où il a un poêle de masse, son bureau et son lit. On monte

au premier par une échelle. Il passe devant sa chambre qu'il n'utilise pas, nous dit-il, et nous installe dans celle d'à côté. Il y a un grand lit massif et haut, où pourront dormir les petites. Nous coincerons des planchettes entre le lit et le matelas sur le côté, pour ne pas qu'elles tombent. Nous dormirons par terre, Blaise et moi, sur des couvertures. Là-dessus il nous dit de faire comme chez nous, d'utiliser la cuisine et la salle de bains à notre guise, mais que lui doit partir quelques heures.

Bon! Nous n'osons pas trop nous installer dans la maison comme ça sans lui, alors nous nous posons sous le porche de l'étable, dehors, pour ranger les choses et souper. Blaise cuit des pâtes à la crème sur le réchaud à gaz. Ça nous permet de voir que les ânes, qui ont pourtant de quoi manger, commencent à ronger la magnifique poutre en mélèze du porche. Nous la protégeons en y enroulant autour une de nos bâches militaires. Ce soir, Blaise va rester auprès des petites en haut, pour qu'elles n'aient pas peur toutes seules. Et j'ai l'occasion de parler un peu avec Niklaus, au *Stube*, devant le feu, avec une bonne tasse de thé.

Je ne saurai pas, et ça ne me regarde pas après tout, s'il a toujours vécu là seul, s'il est veuf, ou s'il a des enfants. Il me raconte que pendant des années, il se levait à cinq heures du matin pour aller à Davos travailler dans les stations de ski. Le matin, le soir et chaque été il s'occupait de ses chèvres. Sa passion, c'est les chèvres paon, une race mentionnée pour la première fois il y a plus de cent ans sous le nom de *chèvre du Prättigau*, aujourd'hui en voie de disparition. La chèvre paon, blanche et noire, se caractérise par des zébrures sur le visage, qui se disent *Pfaven* en dialecte. En allemand le *Pfaven* est devenu *Pfauen*, le paon, ce qui désole Niklaus, car cette chèvre n'a rien avoir avec des paons! Il sort une boîte d'un tiroir de son vieux buffet en bois, dans laquelle il garde précieusement quelques photos de ses favorites. Maintenant qu'il est à la retraite, il surveille un petit troupeau de chèvres appartenant à une femme de Küblis. Il m'explique que dans les années cinquante, il y avait plus de 500 chèvres dans la vallée. Mais après une avalanche dévastatrice, la commune a posé l'interdiction de laisser brouter les chèvres afin de donner une chance à la forêt de repousser. Cet épisode a marqué la fin des élevages de chèvres dans la région.

Le lendemain matin, vers sept heures, je rejoins Blaise dehors pour préparer les ânes. Nous qui voulions être discrets, c'est raté; Charlotte, qui, réveillée, ne nous voit pas, se met à hurler de toutes ses forces. Blaise finit par l'entendre et court à l'intérieur du chalet. Il y trouve Charlotte et Louissette, assises en haut de l'échelle, en larmes. Niklaus est en pyjama en bas de l'échelle, il tente de les rassurer et n'est pas très content d'être réveillé par autant de vacarme. « Mais où est donc votre femme?! » grommèle-t-il. Nous sommes très gênés. Que voulez-vous, Charlotte panique toujours quand elle ne nous voit plus, et ce déjà depuis toute petite. Alors imaginez, dans une maison inconnue, avec un Saint Nicolas en pyjama qui leur interdit (en dialecte) de descendre l'échelle? Nous ne savons pas si nous devons rire ou pleurer. Une demi-heure après, prêts à partir, nous avons oublié déjà un peu la mésaventure. Lydia, une voisine de Niklaus, nous rejoins pour nous offrir un sac de cerises délicieuses.

Descente sur Küblis, quelle canicule !

Nous avons l'intention de rester sur la rive gauche du torrent Schaniela pour rejoindre Klosters par le Mittelberg et Saas. Mais le sentier que nous voulions prendre s'est effondré à la suite du violent orage (celui de notre deuxième jour de marche). Käthy, une habitante du coin en promenade avec ses deux chiens, nous voit hésiter. Elle garde ses distances, croyant que nous sommes Hollandais, et elle n'aime pas les touristes, en particulier les Hollandais ! Elle nous indique un sentier qui passe sur l'autre rive, normalement interdit aux chevaux. « Mais vous n'avez pas de chevaux n'est-ce pas, ce sont des ânes ! » nous dit-elle avec malice. Nous ne savons d'ailleurs pas pourquoi certains chemins sont interdits aux chevaux. Parce qu'ils sont étroits et qu'on ne peut pas croiser ? Car les chevaux pourraient abîmer le terrain ? A un endroit il y a une étroite passerelle en bois, peut-être est-ce à cause de cela ?

A midi, nous décidons de pique-niquer devant une maison qui semble inhabitée, car tous les volets sont fermés. Et voilà qu'une voiture arrive, un gars pressé en sort avec un plateau-repas dans la main. Il frappe à un volet de la maison et appelle « Hans, HANS ! ». Et voilà que très lentement un volet s'ouvre, et un vieux monsieur souriant apparaît. Le livreur lui apporte son

repas, ici, en pleine montagne. Ils discutent un peu entre eux et avec nous. Nous approchons les ânes pour les montrer à Hans. Depuis le décès de sa femme, ce monsieur de 84 ans vit là cloîtré, seul et sans voiture. Le livreur de repas est une de ses rares visites, et l'occasion d'avoir un repas chaud et équilibré par jour. Le livreur repart, Hans nous fait un salut et le volet se referme.

Un peu à l'ombre, Blaise monte la tente intérieure pour que nous puissions faire une sieste. C'est un fiasco, les petites font les fofolles ! Il nous faut pourtant bien trouver un système ! Louisetta fait des siestes trop courtes dans le porte-bébé. Charlotte ne fait plus de siestes du tout, mais la fatigue finit par s'accumuler. Nous déciderons donc de faire une pause quotidienne après le pique-nique, sur les bâches militaires. Ces bâches sont très pratiques, elle servent à la fois de coussin pour les filles lorsqu'elles sont assises sur les ânes, de protection contre la pluie pour le chargement, et il y a assez de place pour nous allonger dessus pour la sieste. Et comme nous en avons deux, l'autre nous sert de couverture.

Nous arrivons à Pany en fin d'après-midi. Le magasin sur le point de fermer nous laisse juste le temps d'acheter des glaces aux petites, et de la crème pour les pâtes du soir. Ce petit village surplombe Luzein et la petite ville de Küblis, que nous devons traverser, et la descente qui nous attend est très raide. Les avaloirs scient les cuisses de nos ânes, qui posent leurs sabots ferrés avec beaucoup de précautions pour ne pas glisser. A Luzein, nous demandons à plusieurs personnes où nous pouvons dormir. Le paysan de l'unique ferme est introuvable. Une dame un peu handicapée est tellement confuse de ne pouvoir nous aider, qu'elle tient absolument à nous offrir autant de choses à boire et à manger qu'elle peut en tenir dans ses bras. Notre caravane bohémienne attire parfois trop de pitié, alors nous expliquons que nous avons tout ce qu'il faut pour nous, que nous cherchons juste un petit coin d'herbe pour les ânes et la tente. Nous remarquons aussi que certaines personnes ne « voient pas » les ânes, et se focalisent sur les enfants, tandis que d'autres, plus rares il est vrai, n'ont d'yeux que pour les animaux.

Nous tournons en rond un bon moment avant d'aborder Claudia, qui est dans son jardin avec ses deux fils d'une dizaine d'années. « Attendez j'ai une idée, dit-elle, laissez-moi le temps d'appeler mon amie Sandra. On possède un tipi toute les deux, et il est dans son jardin ». Nous voilà donc trimbalés de l'autre côté du village, guidés par les deux garçons. Ils ont timidement refusé de monter sur les ânes, et préfèrent jouer les équilibristes sur tous les murets qu'ils trouvent. Charlotte marche avec eux. « Papa, demande-t-elle, est-ce que je peux leur offrir un de mes sacs ? ». C'est trop chou. Ce sont des sacs à caca pour chien, qu'on trouve un peu partout près des villages, dans des distributeurs. Nous en prenons souvent, ça nous sert de petites poubelles et de gants pour jeter les crottins dans les buissons, quand les ânes se lâchent dans les villages ou devant les maisons. Les petites ont en toujours un ou deux dans les poches, et s'en servent pour y mettre de l'herbe ou des petits cailloux, ou jouer avec l'eau dans les fontaines et les ruisseaux.

Sandra nous attend, entourée de ses filles. Elle et son mari ont acheté cette énorme ferme il y a 6 ans. C'est le seul bâtiment ancien dans un quartier de villas modernes grouillant d'enfants. Ils ont transformé le rez-de-chaussée en appartement de vacances, dans lequel nous pourrions nous doucher. Le jardin est immense, c'est une belle aire de jeux pour les enfants : vers l'entrée, il y a un grand tipi, et devant la maison un énorme poulailler. Le tipi est utilisé pour des animations qu'elle et Claudia organisent pour des enfants en âge préscolaire. Ils y font du dessin, des bricolages, quelques heures par semaine. Le mari de Sandra travaille l'été, et elle l'hiver. J'accompagne les filles pour voir les poules et leurs poussins, tandis que Blaise monte la tente (le tipi étant aménagé pour les animations, il y a pas de place à l'intérieur) et prépare des pâtes à la crème fraîche, le plat préféré des filles. Quel festin pour les ânes ce soir-là ! Ils se gavent de trèfles et autres pissenlits dans le pré bien gras. Le lendemain, Sandra nous offre des œufs que nous savourons à la coque. Pour la remercier de son hospitalité, nous organisons des tours à dos d'ânes pour ses enfants dans le jardin.

Les taons

A Küblis, sous un soleil de plomb et une température de 36 degrés, nous faisons un tri des affaires, afin d'alléger notre chargement. Plus tard, nous regretterons ce paquet expédié par la poste à la maison, et le renvoi des bottes de pluie des filles et les outils de maréchalerie. La pince crocodile nous aura particulièrement manqué, pour resserrer les clous des fers.

Nous marchons désormais au bord de la rivière Landquart. Il fait toujours aussi chaud, et les ânes sont dévorés par une armée de taons qui les suivent à la trace. Popette a le cou tout rouge de sang et les mamelles de Gribouille sont enflées. Une famille, en plein travail des foins, est en train de faire une pause à l'ombre d'une grange. Nous faisons un détour pour leur demander s'ils ont une recette de grand-mère pour protéger les ânes des taons. Mais ils n'en ont pas, nous disent-ils, en retournant au pré avec leurs râteaux. Le père s'en va sans rien ajouter, avec son tracteur. Mais peu après, nous voyons ses deux fils arriver en courant, avec des sprays insecticides, du « Baygon » et du « Kik ». Ma foi, pourquoi pas ! Les ânes n'aiment d'habitude pas les sprays, mais là ils restent stoïques lorsque nous pulvérisons le produit salvateur sur tout leur corps. Nous gardons le Kik et donnons quelques sous aux jeunes en les remerciant vivement, ils sont ravis. Les ânes, qui se sont aussitôt calmés, aussi. Plus tard, nous achèterons plusieurs flacons de ce « Kik » qui nous seront bien utiles pour la suite du voyage.

Notre itinéraire nous fait passer près d'un stand de tir installé au bord de la Landquart. Ca tire dans (presque) tous les sens, alors que nous devons passer entre le cabanon et les cibles situées de l'autre côté de la rivière ! Vite! Nous plaçons nos gilets fluo au bout de nos bâtons, qu'on agite lentement sur nos têtes de gauche à droite, Nous progressons vers eux, comme des vaincus sur un champ de bataille. Allez! Une bataille de perdue vaut mieux qu'une balle perdue. Les tirs s'arrêtent bien avant notre arrivée, ils ont nous ont déjà vus de loin et ils ont la banane!

Ce soir-là, en scrutant un campement, Blaise me dit que ce serait bien si on trouvait au bord de la rivière un endroit plat avec de l'herbe, et un coin pour griller les trois petites saucisses. Au vallon d'après nous trouvons tout ça; le grill, une poubelle et un banc en plus. Par contre, vu que la tente est très à cheval sur la petite route forestière, nous bricolons des cônes avec des branches et nos gilets fluo. Au petit matin, alors qu'il fait encore nuit, un tracteur va passer en trombe, et nous retrouverons nos constructions toutes écrasées. Et s'il avait voulu les éviter en passant sur la tente?

Cela fait plusieurs jours que nous dormons chez les gens, ou avons bon nombre de conversations avec les habitants et les passants. Ces rencontres enrichissantes font partie intégrante du voyage. Nous répétons cent fois notre récit, suscitant l'admiration et le rêve. Mais nous entendons aussi souvent : « Ah, c'est mon rêve », avec, nous semble-t-il, une pointe de regrets, comme si ce rêve était tout simplement irréalisable. Personnellement, j'apprécie le bivouac sauvage le soir-là, car je peux me reposer des relations publiques. Je suis la seule à parler plus ou moins correctement l'allemand dans notre équipe, donc c'est avec moi qu'on lie la plupart des conversations.

Klosters, la fin du Prättigau

Klosters est le dernier grand village au fond de la vallée du Prättigau. Nous n'y entrons pas avec les ânes, qu'on attache sous un arbre à l'ombre, derrière la gare. Nous nous contentons d'un petit tour « en ville », de quelques courses, et des traditionnelles glaces. Il y a là des familles entières de juifs orthodoxes venus du monde entier, qui ont choisi Klosters (et plus loin, Davos), comme destination de vacances. Ils sont particulièrement nombreux, et nous pensons qu'il doit certainement y avoir un congrès international dans la région en cette période de l'année. Mais non, ils se sont tout simplement passés le mot pour passer l'été ici, en montagne, avec tout le confort d'une station luxueuse.

De retour vers les ânes, nous laissons encore jouer les filles dans un parc de jeux. Une maman de type espagnole est là avec deux de ses enfants et une fille au pair slovaque. Son garçon de 11 ans est autiste. Elle nous raconte qu'elle a essayé à de nombreuses reprises d'inscrire son fils à des séances d'équithérapie dans des manèges. Ca lui a coûté une fortune, sans résultats. D'après elle, beaucoup de centres équestres rajoutent cette activité à leurs actifs,

mais peu en ont la formation, ni le talent. Mais la suite de son histoire est surprenante: le voisin de leur chalet de vacances, un paysan à la retraite, leur a alors proposé de passer du temps avec sa vieille jument, gratuitement. « Essayez, qui sait, en tout cas elle est gentille, et ça la changera que de passer ses journées au pré. » La première fois, le petit, sa mère et le paysan ont donc passé une heure avec. Le garçon avait le sourire aux lèvres et était très calme. La deuxième fois il aurait parlé – oh, pas une phrase, mais un mot. C'était un moment fantastique et émouvant pour les parents. Depuis, il y va régulièrement, et passe de longs moments seul avec la jument.

Même s'il est un peu tard, nous décidons de continuer notre route, car Klosters est peu propice au camping sauvage, et le type de l'Office du Tourisme local, totalement dépassé par nos demandes (une famille avec des ânes, dans ce village où grouillent les hôtels de luxe), n'a rien à nous suggérer. Nous croisons alors Susanne dans son 4x4. Passionnée d'ânes, elle en possède deux grands qu'elle monte. Elle est toute excitée par notre petite aventure ! Nous la questionnons sur le chemin pour Davos. Elle nous l'indique en précisant qu'il est tout à fait agréable, que l'eau y coule à flot, et que les places de bivouac ne manquent pas. Nous partons donc confiants, mais voilà que le chemin en question est sur un flanc de montagne complètement desséché, très raide, et nous avalons les dénivelés sans en voir le bout ! Nous retiendrons la leçon : remplir le bidon si on a le moindre petit doute sur la suite du chemin. Surtout en fin de journée, on s'entend !

Enfin nous sortons de la forêt et il y a là, isolés au milieu des prés, deux chalets à vingt mètres l'un de l'autre. Nous nous approchons pour demander de l'eau. Un groupe de jeunes finit de manger des spaghettis bolo sur la terrasse. Devant le chalet d'en face, un couple un peu plus âgé est tranquille en train de lire, un verre de vin rouge à la main. Nous sommes à quelques mètres, pourtant ils ne semblent pas nous voir, ou vouloir nous voir. Il nous semble que notre intrusion vient troubler une relation de voisinage habituellement très distante, mais polie. Collés au milieu des prés, ils restent néanmoins chacun dans leur bulle. Nous cassons cette bulle malgré nous : il n'y a qu'un point d'eau pour les deux chalets et il est chez les autres ! Une jeune femme remplit notre jerrican au robinet des voisins. Enfin ceux-ci posent leurs livres, et nous entamons la conversation. Tout d'un coup nous avons l'impression que l'ambiance bascule vers la franche camaraderie, et les deux voisins sont maintenant autour des ânes, et tout le monde parle et rigole. Nous ne saurons pas s'ils finiront la soirée autour d'un même feu ou d'une bouteille, mais lorsque nous nous retournons pour les saluer ils sont tous là, ensemble, à nous souhaiter bon voyage en agitant les bras en guise d'au revoir.

Nous dormons au bord du Lac Noir (Schwarzsee, 1506m), un magnifique petit lac à côté du village de Unter-Laret, entre Klosters et Davos. C'est un coin à pique-nique probablement très prisé en fin de semaine, mais là il n'y a personne. Au bord de l'eau se trouve un petit chalet avec une fontaine. Une famille y loge pour les vacances. Je vais leur demander de l'eau, mais quand je vois les bouteilles de coca baignant dans l'eau froide de la fontaine, je craque et leur en achète une ! Les ânes semblent heureux, ils se roulent dans la terre sablonneuse juste à côté de notre table. Le soir, nous avons une visite originale: deux Tibétains, des réfugiés politiques. Nous les invitons à partager du thé avec nous. Ils sont là depuis des mois, dans un centre pour réfugiés, à attendre la fin de la procédure de demande d'asile. Nous parlons de nos cultures respectives, de leur histoire, de la situation actuelle au Tibet... Ces gens n'ont pas la vie facile et sont décidément bien courageux ! Nous leur souhaitons le meilleur pour la suite.

Pause à Davos

Tôt le lendemain matin, nous avons la visite d'une randonneuse, qui s'approche de nous, toute souriante. C'est Marianne, celle du "chalet au robinet" de la veille, à Laret. Elle nous apporte des délicieux ballons de pain qu'elle a faits elle-même !

Aujourd'hui nous marchons vers Davos, via le petit col de Wolfgang. C'est une ville-station de montagne. Nous ne sommes pas obligés de nous y arrêter, mais ce serait bien de laver nos habits au moins, après deux semaines de marche. La petite ville est la plus élevée d'Europe, à 1560m d'altitude. Chaque année en février, le W.E.F. (prononcez "Ouaif", World Economic

Forum) s'y tient, sous haute sécurité. C'est une très médiatique réunion des dirigeants de la planète, de l'élite économique, d'ONGs et de personnalités diverses. Et dans ses coulisses se signent de juteux contrats commerciaux. J'ai supporté d'y travailler une année, au siège central à Genève, et c'est bon j'ai donné!

L'idée d'arriver dans une ville, même petite, avec les ânes ne nous plaît pas tellement. Même si nous ne prévoyons pas d'y rester longtemps, nous préférons caser les ânes dans un endroit discret ou mieux chez quelqu'un. Si on ne fait que la traverser, c'est autre chose, on n'a que quelques crottins à ramasser et à balancer dans les buissons. Et c'est sympa d'attacher les ânes devant l'épicerie du coin, le temps d'aller vite faire une course. Mais si on s'y attarde, les ânes préféreront un petit coin d'herbe sous un arbre, et on sera plus libre d'aller et venir, surtout avec les enfants.

Mais le temps se gâte franchement, les prévisions annoncent une belle chute de température et de la pluie. Nous décidons de faire une pause de deux-trois jours, avant de repartir dans les montagnes, en direction du col de Scaletta. Ca permettra aux petites de faire quelques vraies siestes récupératrices, et de passer ces journées au sec. Reste à caser les ânes. A la première ferme il n'y a personne, mais à la deuxième, l'agriculteur, Peter, nous met à disposition un de ses petits parcs qu'il utilise pour son cheval, au bord de la route du Col du Flüela. Nous l'assurons que nous tenons à le remercier et à participer pour l'accueil. En riant il nous dit que si on s'avisait de lui donner des sous, non seulement il ne les accepterait pas, mais que nous pouvions repartir de suite! Il y a beaucoup de circulation mais les ânes y sont super bien. Il y a du courant dans le fil, donc inutile de s'inquiéter. Nous déchargeons les ânes, trions ce dont nous aurons besoin, et rangeons le reste sous les carrés militaires disposés au milieu de l'enclos, avant de partir à pied rejoindre la ville.

Nous trouvons finalement une petite chambre pas cher et sympa, où sont logés les employés d'un hôtel. Nous dormons les quatre dans le même grand lit, les petites au milieu. Tandis que notre linge tourne dans une machine à laver, nous mangeons une pizza dans un take-away bondé de touristes chinois. Je me crois en Chine, et ça me rappelle l'année que j'ai passée à Pékin. Les quelques mots dont je me souviens les font rire, et le guide du groupe leur traduit notre petit voyage avec les ânes. Puis il y en a un, qui curieusement ressemble à Fernandel, qui commente, hilare, les photos sur notre appareil. Notre exotisme les amuse, ils ne s'attendent pas à ça dans ce pays. Et nous ne nous attendions pas à ça à Davos.

Le lendemain matin, après avoir été voir les ânes, nous allons au lac, avec, au programme, une matinée baignade entre deux orages. Nous partons même faire un petit tour en pédalo mais c'est le demi-fiasco: Charlotte adore et s'éclate (au sens propre et figuré car elle se blesse en glissant) et Louïsette pleure dès la seconde où elle met le pied sur l'engin flottant jusqu'à la seconde où elle en sort! Nous profitons aussi de la pluie qui se met à tomber pour faire deux longues siestes et un petit tour dans les fameux trains rouges des chemins de fer rhétiques.

Nous tirons plusieurs enseignements de ce séjour à Davos. Tout d'abord, les enfants sont plus difficiles à gérer en ville, en particulier lorsque nous courons d'un magasin à l'autre. Surstimulés, ils deviennent vite grincheux, parfois capricieux et demandent beaucoup d'attention. Lorsque nous sommes en route et dans la nature tout semble tellement plus facile! Nous décidons que dans ce genre de situation, nous nous séparerons; l'un fera les courses pendant que l'autre fera autre chose avec les enfants. Ca fait partie de ces choses que nous savons déjà mais que nous oublions à chaque fois!

Par ailleurs, si la pause se prolonge, elle vient bousculer la dynamique du voyage. Les enfants (et nous aussi, hypocrites auteurs!) apprécient le confort de la chambre, les oreillers douilletts, les douches chaudes et les pizzas. Mais nous avons aussi envie de continuer notre route, et la pause, de plus en plus vécue comme un frein, devient elle-même une source de stress. Les enfants tournent en rond et le porte-monnaie s'amincit. Blaise a besoin de beaucoup de temps pour passer d'un état d'esprit à un autre, pour s'adapter aux changements de rythme. En bref, ces coupures de voyage, surtout s'ils elles nous séparent de la nature, sont d'autant plus agréables si elles sont courtes. Pour moi les premiers pas suffisent pour oublier les trois jours passés en ville et tout le stress qu'ils ont engendré.

CAP SUR L'ENGADINE

Les 4x4 et « Pasta Bike »

Nous prenons ensuite trois jours pour rejoindre la vallée de l'Engadine. La vallée de la Dischma qui amène au col de Scaletta est digne d'une trop belle carte postale, avec ses prés bien fauchés et ses petits chalets au bois de mélèze brûlé par le soleil. Au loin, une calèche tirée par deux chevaux fait des allers-retours entre Davos et Dürnboden, au fond de la vallée, où un restaurant beaucoup trop cher les attend.

Nous faisons une pause déjeuner à l'ombre d'un bosquet, près d'un petit cabanon entouré d'une barrière en bois. Son propriétaire y a installé une alarme qui se déclenche à l'aide d'un détecteur de mouvements. L'alarme, c'est les cloches du Big Ben de Londres. Pendant le déjeuner et notre tentative de mini sieste qui a suivi, nous avons droit à tout moment à un mélodieux « LA LA LA LAAAA, LA LA LA LAAAA ». Merci aux ânes qui broutent tranquillement devant le détecteur! Oui je sais, nous aurions pu aussi nous installer ailleurs, ou mettre un habit sur le détecteur, mais au début ça nous faisait rire...

Moins drôle, c'est les barrières toutes plus compliquées à ouvrir les unes que les autres jusqu'à Dürnboden. L'alternative serait d'emprunter la petite route, mais elle est très étroite et y croiser les voitures avec les ânes est problématique. Je marche devant avec Gribouille et Charlotte, Blaise suit derrière avec Popette et Louissette sur son petit siège. Mais il commence à en avoir marre, car Popette ne semble toujours pas avoir compris son rôle : marcher derrière et au rythme de celui qui est au bout de sa longe. Au lieu de cela, elle traîne les pieds, n'a pas le pied sûr et a peur de tout : les vaches, la barrières, les ombres... Blaise s'énerve, et bien entendu plus la tension monte, plus Popette prend ses distances et fait des siennes. Cela devient presque dangereux pour la petite Loulou qui est sur son dos.

Depuis le début du voyage, lorsque le chemin ne présente aucun danger, Louissette est sur le petit siège en bois installé sur le bât de Popette. Du fait qu'elle n'a que deux ans et que la Popette est inexpérimentée, au moindre obstacle du genre descente ou montée raide, terrain difficile, pont, vaches, chevaux, vélos, chiens, barrière... ou en cas de fatigue ou de pluie, il faut descendre Louissette et la réinstaller dans le porte-bébé. Nous perdons un temps fou à faire ces changements incessants. D'un autre côté, nous ne voulons laisser aucune chance à l'accident d'arriver. Les ânes sont bien plus forts que nous, nous ne pourrions pas les retenir longtemps.

Alors que nous passons la dixième barrière, un gros pick-up s'arrête, et moteur allumé, engage la conversation avec moi (Blaise ne parle pas presque pas allemand): où va-ton, d'où venons nous, depuis combien de temps, les ânes sont-ils à nous, etc. Il me raconte qu'il fait aussi de la randonnée itinérante avec des mules bâchées et des chevaux. Il me montre une ou deux photos de lui sur son smartphone, on le voit avec un gilet en peau de mouton et un chapeau de berger devant un cheval. Nous échangeons nos contacts, l'ambiance est cordiale. Blaise, enfermé dans sa bulle de mauvaise humeur, n'est pas du même avis. Il ne se sent (surtout à cet instant!) pas du tout concerné par ce type. C'est vrai, quoi, ce monsieur aurait pu deviner qu'il tombait mal, sinon au moins éteindre le moteur et sortir de son gros pick-up ; ou au moins comprendre que l'itinérance avec des enfants en bas âge est certes moins technique qu'un voyage entre adultes à cheval, mais tout autant voir plus fatigant... non ? Bref ce n'est pas son moment.

Au restaurant d'altitude de Dürnboden, Blaise veut se racheter et nous faire plaisir en nous offrant une assiette de « Pasta Bike ». Malheureusement, dans l'assiette il n'y a que trois ou quatre macaronis qui se courent après, ils ne sont même pas très bons, et les serveuses sont antipathiques. Blaise, toujours de mauvaise humeur, décide que si on n'a pas confiance en Popette et que si elle ne suit bien qu'attachée à Gribouille, et bien on ne mettra plus Louissette dessus. Il démonte le siège en bois (issue d'une luge Davos, et le jette, enfin... ce qu'il en reste). Désormais, Louissette sera en permanence dans le porte-bébé! Quelques jours

après nous recommencerons à mettre la Louissette de temps en temps sur Gribouille (plus sûr que Popette), à cheval sur le bât, comme Charlotte. Et Popette sera désormais attachée à Gribouille, elle suivra bien mieux. Louissette sera la première contente de retourner sur le « nane », et elle apprendra vite à ne pas avoir peur et à bien se tenir, tant et si bien qu'à la fin du voyage elle ne retournera dans le porte-bébé que pour les passages dangereux et la sieste de l'après-midi.

Notre premier vrai col

La montée raide au col ne débute réellement qu'à partir de Dürrboden. C'est notre premier « vrai » col, puisqu'il nous faut grimper à plus de 2600m pour l'atteindre, à travers des pierriers et des névés. Blaise marche rapidement devant avec Louissette dans le porte-bébé. Encore énervé par Popette, il grommelle qu'il veut vendre les ânes et acheter des chevaux, les chevaux, au moins, ça avance ! Heureusement il marche plus vite que moi, et finit par être si loin devant, que je franchis le col, seule avec les ânes et Charlotte. Lors de passages délicats, je tiens Gribouille alors que Popette est laissée libre de trouver son chemin et de suivre. Charlotte est la plupart du temps sur Gribouille, sauf lorsque la montée est trop raide, qu'on borde un précipice et lors des descentes. Tout se passe bien. Je me sens fière de diriger tout ce petit monde toute seule. En redescendant l'autre versant du col nous traversons encore quelques névés, les ânes en ont jusqu'aux genoux. Charlotte fera bravement toute la descente à pied.

Et elle est longue! Nous passons un alpage, un plan marécageux, puis un ravin et son torrent. Nous ne nous arrêtons qu'en fin de journée. Ce soir-là Blaise, qui a enfin laissé sa rogne dans la vallée de la Dischma, nous trouve un chalet au bord d'une rivière. Il n'y a pas de vaches ni d'humains dans le coin, l'herbe est bonne, il y a un foyer pour le feu, une table avec des bancs, une fontaine, des toilettes un peu plus loin. Nous mettons la tente intérieure et les affaires sous un grand abri attenant au chalet. C'est parfait. Les enfants semblent apprécier la présence d'une maison, même si on ne dort pas dedans. Elles font les fofolles entre la fontaine, notre table et le petit feu que Blaise a allumé.

La place de bivouac idéale est toujours mieux « juste derrière la colline ». Bien qu'avec les enfants nous devrions être moins regardants et s'arrêter quand c'est l'heure, c'est aussi pour eux que nous cherchons la meilleure place. Et les journées longues, comme ces journées où l'on passe un col haut en altitude, doivent être compensées par des journées plus courtes, moins physiques. Plutôt que d'arrêter de marcher tous les jours à telle heure, ou de faire une pause fixe un jour sur quatre, nous alternons les grosses et les petites journées, en fonction des étapes, du relief, de l'humeur, des rencontres, des curiosités et de la météo. Comme le disait Churchill à propos de la démocratie: « c'est le pire système (...), à l'exception de tous les autres qui ont pu être expérimentés (...) » !

Nous entrons dans la vallée de l'Engadine par la petite porte en quelque sorte, car nous débouchons directement au-dessus de S-Chanf. Ce village pittoresque semble désert, et nous y déambulons comme dans un western spaghetti, au son des fers des ânes qui résonnent entre les maisons de pierre. Une fille est assise sur une chaise, au milieu de la rue vide de monde. Elle est masquée. Soudain un groupe d'enfants turbulents passe en courant, ils ont chacun une feuille à la main, et après avoir échangé un mot avec la fille, disparaissent comme ils sont apparus, entre deux maisons. C'est une chasse au trésor !

Nous trouvons un chouette coin pour camper, un peu en hauteur, près d'une cascade. Blaise fait un petit feu. Un groupe de jeunes s'est installé pas loin. Je lave les enfants et les habits dans la rivière. C'est le 1^{er} août, jour de la fête nationale. Le soir, nous voyons des feux allumés sur les montagnes environnantes, ce qui fait un peu peur à Louissette. Nous comprenons pourquoi il n'y avait personne à part les enfants au village cet après midi, les gens étaient montés amener du bois sur les divers sommets environnants pour les feux. Nous avons acheté quelques feux de Bengale pour marquer l'événement.

Le Val Bever

Cela fait environ trois semaines que nous sommes partis, et les fers de nos fidèles porteurs qui résonnent en quinconce sur le bitume auraient bien besoin d'un petit lifting. A Hof Isellas, le propriétaire d'une ferme avec des chevaux, en pleine réunion de famille, nous donne spontanément un coup de main pour serrer les clous.

En fin d'après-midi, nous passons par un énorme camp scout. C'est le dernier jour et ils sont en train de tout démonter. J'ai rencontré leur présidente lors d'une réunion à Berne au mois de juin, et lui avais annoncé notre venue. Pendant toute la durée du camp, elle a guetté notre arrivée et n'y croyait plus vraiment. Nous nous installons non loin d'eux pour la nuit. Blaise attache Gribouille avec la chaîne, qu'il prolonge d'une longue cordelette, et qu'il fixe au pied d'une poubelle. Toute la nuit, Gribouille tourne autour de sa poubelle, à tel point qu'au petit matin nous retrouvons la malheureuse immobile, l'encolure maintenue au sol par la chaîne toute entortillonnée autour du pilier de la poubelle.

Le Val Bever nous émerveille par sa beauté. Les pins de montagne rabougrissent au fur et à mesure de l'ascension, et partagent désormais la terre avec mélèzes et arolles. Un torrent coule au milieu, libre dans ses mouvements. Le soir, alors qu'on scrute un bon coin pour s'installer, nous apercevons une femme assise sur un petit rocher. Dans l'herbe, un vélo électrique de location. Quand nous arrivons à sa hauteur, elle fonce sur nous, nous félicite, nous envie et nous pose fiévreusement des tas de questions techniques sur le matériel, le choix des ânes, l'entraînement. Cette jeune Allemande est très émue, c'est son Rêve. Elle était là sur son rocher, à se poser mille questions sur la vie, son existence, ses peines et voilà que notre petite troupe arrive, et elle y voit une Illumination, un Signe, une Réponse (à tout!). C'est bien de croiser des romantiques qui nous font apprécier ce que nous ne voyons plus, avec nos petits soucis du quotidien de notre itinérance. Mais là, la réaction est presque démesurée, nous sommes un peu gênés et continuons notre route, non sans lui avoir laissé une carte de visite, si elle veut des conseils, plus tard. Nous n'aurons plus jamais de ses nouvelles.

Nous installons notre bivouac un peu plus haut, dans une vaste plaine herbeuse parsemée de cailloux et de chardons, entourée de minéral. C'est un des plus jolis bivouacs que nous avons eus pendant ce voyage, mais un des plus froids aussi ! Nous sommes au-dessus de la limite des forêts vers 1900m et il n'y a rien qui puisse nous protéger de la brise glacée qui coule des sommets vers la vallée pendant la nuit.

Une nuit en cabane

Nous réalisons que nous ne pourrions pas franchir le col du Fuercla d'Agnels en un jour depuis là où nous sommes: il reste encore 1000m de dénivelé, car le col est à près de 3000m. Et la vallée est longue. C'est sûr, il nous faut s'arrêter avant. Nous continuons donc notre ascension en direction de la cabane Jenatsch, la plus haute perchée du canton à 2652m d'altitude.

Blaise n'aime plus les cabanes gardées de montagne. L'idée de s'arrêter là-haut ne l'enchantait pas du tout. C'est vrai que de nos jours, les cabanes ont perdu un peu de leur âme montagnarde pour se transformer en hôtels tout confort, en destinations touristiques plutôt qu'en refuges obligés et salvateurs pour les montagnards en route vers les sommets. Les prix pratiqués sont très prohibitifs (environ 200 CHF pour une famille de 4 en demi-pension, avec boissons). C'est aussi cher qu'à l'hôtel, dit Blaise, avec les ronflements dans les dortoirs en plus! Mais les tenanciers n'ont d'autre choix que de pratiquer ces prix-là s'ils veulent pouvoir tourner avec ces nouveaux standards de qualité. Le thé et la soupe ont fait place à de la bière en bouteille et des repas avec salade et légumes, entrée et dessert. Fini les murs en pierre, place au look architectural design, galvanisé ou en verre, coiffé de panneaux solaire. Il faut réserver par téléphone ou sur un site internet, bien à l'avance, et ça grouille de monde. Pour répondre à la demande il faut un ballet d'hélicoptères hebdomadaire pour le fret, et pour rentabiliser tout cela il faut du confort et des prix de fous. Les cabanes sont

devenues des buts de randonnée en soi, on édite des guides qui dressent leur inventaire, avec des petites étoiles pour la qualité du confort ou de la cuisine.

Moi j'aimerais bien y dormir ce soir, pour que les filles aient chaud, ici à 2600m d'altitude. De plus, nous y sommes vers 15h, et les filles pourraient jouer sur la terrasse ensoleillée ou faire une petite sieste, et nous n'aurions rien à faire que d'être avec, sans les corvées du campement. Nous décidons d'aller d'abord tâter l'ambiance, et heureusement pour moi elle est bonne! Le gardien, Fridolin, nous réserve un accueil très sympathique. Notre caravane lui rappelle des bons souvenirs, lorsqu'il acheminait les provisions aux cabanes avec des mules bâties. Les filles sont évidemment ravies à l'idée de passer une nuit en cabane, c'est la première fois pour elles. Devant la joie des filles, Blaise est d'accord de tenter l'expérience de rester. Fridolin nous met gentiment à disposition sa remise pour que nous puissions y mettre les bâts et les sacoches. Mais je n'arrive pas à me détendre. Je suis convaincue que Blaise fait d'immenses efforts alors qu'il aimerait tant s'enfuir à toutes jambes et planter sa tente le plus loin possible... ou même juste à côté du refuge!

Avant le souper, Fridolin fait un petit discours au réfectoire. Nous ne comprenons pas tout mais ça rigole. Il explique entre autres les petites règles de la cabane. Et le menu: ce sera des ...spaghettis! Blaise et moi nous regardons en pouffant de rire, c'est ce qu'on mange tous les soirs depuis trois semaines! Et dire que Fridolin en a fait pour faire plaisir aux nombreux enfants qui dorment là ce soir, dont les nôtres! Mais nous serons vite rassurés, les trois sauces maison seront juste délicieuses. L'ambiance est bonne, Blaise se détend un peu. Il y a beaucoup de monde, beaucoup de règles. J'évite de trop faire connaissance, pour me concentrer sur les filles. Entre le souper et le dessert il y a une pause de 45 minutes pour que Fridolin et les gardiennes mangent. Nous aimerions bien coucher les petites mais elles veulent du dessert! Du coup c'est tard, mais bon...

Au petit matin, Fridolin attend une livraison par hélicoptère à 08h15 précises. La veille il nous a tous priés de nous mettre à l'abri à ce moment là ou mieux... d'être déjà partis! Comme il nous faut du temps pour décoller le matin, pas question pour nous d'être prêts si tôt! Déjà qu'on a dû réveiller les petites à 07h00 pour le petit déjeuner... Blaise se charge donc d'éloigner les ânes de la cabane le temps de la livraison. A 08h14 un bruit d'hélicoptère résonne dans les montagnes, et à 08h15, l'hélico est en stationnaire devant la cabane. Hop! Un filet de marchandise est posé (avec une tireuse à bière dedans!) et hop un autre filet est accroché, rempli de sacs à ordures et de caisses de bouteilles de bières vides et Hop! L'hélico repart. Le silence se réinstalle et Blaise revient gentiment avec les ânes.

Du minéral, que du minéral !

Le sentier qui mène au col est... un peu scabreux. Là c'est du sérieux, nous avons quitté le végétal pour entrer droit dans le 100% minéral, à près de 3000m d'altitude! Heureusement que nous ne nous n'avons pas cherché à atteindre le col la veille! Il nous faut quelques heures pour gravir quelques 350m dénivelé, dans une succession d'éboulis, de granites moutonnés, de cascades, de petits lacs, de névés, sans parler des derniers mètres extrêmement raides. Mais nos ânesses sont braves, elles cherchent le meilleur passage avant de se lancer, posent les sabots délicatement sur la neige avant d'y transférer leur poids, s'arrêtent de temps à autre pour reprendre leur souffle.

Ces précautions n'empêchent pas le bât de Popette de tourner complètement au début de la traversée d'un névé quelque peu pentu. Pour s'occuper de l'âne, Blaise pose le sac à dos porte-bébé avec Louvette dedans sur un replat. Mais Loulou bouge et le porte-bébé est de plus en plus instable, heureusement Charlotte court pour le retenir. Quand nous finissons enfin de rebâter Popette, la brave Charlotte est épuisée de constamment retenir de toutes ses forces le porte-bébé qui n'arrêtait pas de pencher. Charlotte fait d'ailleurs preuve ce jour-là d'énormément de courage, faisant tout à pied sans broncher. Quant à Louvette, elle observe tout cela presque en chantonnant dans son porte-bébé.

Bivio

Malgré une descente plus facile mais longue, nous sommes bien éreintés lorsque nous arrivons au col du Julier. J'ai mal aux genoux, il se fait tard. Il y a bien un hospice mais il est fermé. Un hospice fermé, c'est comme une église fermée à clé, ça cloche quelque part! Nous installons la tente sur une petite butte à proximité de la route, et nous nous endormons très rapidement ce soir-là.

C'est une succession de grondements sourds mais puissants qui nous réveille vers 6 heures du matin. Un orage énorme approche. Que faire ? Nous avons déjà vécu des moments terrifiants l'été passé, recroquevillés avec les enfants dans nos bras (qui dormaient à poing fermés) et tremblants de peur dans notre tente pendant que l'orage passait sur nos têtes. Pas question de revivre ça ! Nous mettons vite notre petit monde (endormi) dans le seul abri possible: la cabine téléphonique sur le parking de l'hospice. C'est ridiculement petit mais c'est ça ou... les toilettes! Pendant que les filles boivent un chocolat chaud que papa leur fait au réchaud à gaz, la tempête secoue notre tente sur la petite colline, et je rapatrie progressivement toutes nos affaires. Finalement l'orage n'a pas dû apprécier le coup de la cabine téléphonique, et après une dernière grosse bourrasque de vent et un petit peu de pluie, il boude en s'éloignant tranquillement de l'autre côté du col.

Nous descendons sur le village de Bivio. D'après la carte, un sentier pédestre permet de rejoindre ce village depuis le col du Julier, en évitant la route en lacet. Mais le sentier en question ne doit pas être beaucoup parcouru et les bergers ont mis des fils électrifiés un peu partout. Alors qu'une poignée permet d'ouvrir la première clôture, nous devons ensuite inventer toutes sortes de stratagèmes pour franchir les autres: des fois il faut maintenir le fil au sol avec les pieds et encourager les ânes à passer par-dessus l'un après l'autre ; à d'autres endroits il est plus simple de soulever le piquet pour faire passer les ânes sous le fil. Au bout d'un moment, les ânes décident qu'ils ne veulent plus passer, ni les fils, ni les passerelles, tout le monde s'en mêle, rien n'est organisé, Charlotte est bousculée entre un âne et le fil électrique. Nous perdons patience, nous poussons quelques gueulées, les filles pleurent, Charlotte nous supplie de ne pas taper les ânes. Ça nous laisse pantois, presque choqués. Notre impuissance et notre ignorance face aux ânes nous ont fait faire des choses qui ne nous ressemblent pas. Ou plutôt, nous ne voulons plus ressembler à ça. A quoi cela nous mènera-t-il de pousser la gloriole de voyager avec ânes et enfants, si c'est pour se conduire comme des abrutis, et de ne respecter ni les uns ni les autres?

On le sait, avec les enfants, le véritable défi n'est pas la performance, et si il faut chercher une efficacité quelque part, c'est celle de résoudre les problèmes dans le calme, et de garder l'humeur quand elle est bonne. Ne pas arriver à destination ou ne pas avoir suivi l'itinéraire, ce ne sont pas des critères pour laisser à ce genre de voyage un goût d'inachevé ou d'échec. Mêmes si nos erreurs sont des cicatrices mal refermées, c'est que nous avons une conscience, et comme qui dirait, nous ne sommes pas complètement perdus.

Nous reprenons le contrôle de la situation, en caressant dans le sens du poil les ânes et nos émotions! Nous fixons des protocoles. Pas une marche à suivre stricte, mais une concertation préalable devant chaque obstacle merdique, de manière à pouvoir décider ensemble calmement les différentes étapes de son franchissement. Dans la panique, le sac à bon sens est comme par hasard toujours percé! Qui fait quoi, où, quand, comment, pourquoi... Le temps nécessaire est le même, sauf qu'il est utilisé avant et pas pendant. Dans l'idéal la crise de nerfs doit faire place à la béatitude enivrante d'une chorégraphie réussie. Enfin... ça c'est quand nous n'oublions pas de suivre le protocole, et encore, quand nous le suivons, ça ne marche pas toujours comme nous le voudrions. Le pire, c'est quand les ânes avancent, que tout le monde est content et qu'on retient un peu sa respiration, concentré du genre « on y croit »... et voilà que le badaud, le cycliste ou la voiture qu'on croise s'arrête à la hauteur de l'âne, du genre « je rentre mon ventre allez-y passer ». Mais ce n'est pas du tout comme ça que ça marche messieurs dames ! Vous sous-estimez la curiosité de l'âne, et sa prudence de surcroît. Il va s'arrêter tout de go, pour mieux observer, identifier et classer ce danger tout à coup immobile!

Finalement nous décidons de marcher sur la route, même s'il y a beaucoup de circulation, au moins on avance! Blaise fait signe aux véhicules de ralentir en agitant un gilet de sécurité jaune fluo. Ca marche plutôt bien. Il se tient en amont ou en aval, en fonction des virages. Il remarque que quand il est loin de nous et des ânes, et que les automobilistes ne le voient que lui encore, c'est plus explicite qu'il annonce un obstacle s'il regarde plutôt au sol ou vers nous. S'il regarde la voiture, le réflexe du chauffeur est de ralentir pour Blaise, croyant même qu'il veut qu'il s'arrête. Le quiproquo peut être si grand, que certains, croyant qu'ils devaient ralentir pour lui, ont accéléré juste derrière, passant à fond près de la caravane des ânes et de mon regard noir de reproches.

Nous arrivons à Bivio assez tôt dans l'après-midi, le but étant de poser ânes et affaires et d'aller faire quelques courses, surtout des couches pour Louissette. Nous montons la tente au pied de remontées mécaniques fermées. Des panneaux publicitaires géants protègent les ânes et le campement du vent et de la vue.

Des couches svp !

Nous partons à pied au village avec un sac IKEA rempli d'habits à laver. Mais pas de chance, c'est mercredi, et le seul petit magasin qui vend des couches est fermé le... mercredi après-midi! Alors nous laissons tomber nos projets et nous nous installons à la place de jeux avec de bonnes glaces. Mais Blaise a une idée; Il est encore tôt et il y a certainement un bus postal pour nous conduire quelque part où nous pourrions acheter ces couches. Tandis qu'il reste avec les petites je pars me renseigner à la poste, et oui ! Il y a un bus, mais ... il part dans 2 minutes! Vite, je cours aux jeux, nous décidons d'y aller tous, que ça fera une distraction pour les filles, et nous fonçons à la poste, pour sauter dans l'autocar!

Il nous conduit à Savognin, en 25 mn, par une route de montagne pleine de virages. Il roule très vite, trop vite. Tout le monde est malade, mais personne ne vomit. A Savognin nous faisons nos courses au petit supermarché et à la pharmacie. Nous avons une bonne heure avant que le dernier bus ne remonte à Bivio et avons donc le temps de refaire le plein tranquillement. Au retour, nous sommes un peu chargés et le chauffeur accepte de nous poser vers notre campement. Blaise surveille de près Louissette, qui montre des « signes extérieurs de nausée », et prépare sacs en plastique et sopalin. Elle vomit enfin. Une serveuse espagnole en face, hilare, nous sponsorise en mouchoirs en papier. A Bivio, l'autocar s'arrête devant la poste, et contrairement aux promesses, le chauffeur regagne sa voiture sans un mot et s'en va. Nous le regardons s'en aller d'un air déçu, tout en nettoyant Louissette à l'ombre et au froid. Mais voilà que peu de temps après, une fille arrive avec une autre voiture et s'arrête devant nous, arborant un grand sourire. C'est ni plus ni moins que la fille du chauffeur, à qui son papa a demandé de nous amener. Elle nous conduit jusqu'à notre campement situé à un kilomètre de là sans s'attarder – elle doit vite rentrer car son feuilleton télévisé va commencer !

Il est tard. Les filles sont fatiguées et grincheuses – nous aurions mieux fait de nous séparer pour aller faire les courses. Blaise serait resté avec elles à la place de jeux un moment avant de les mettre à la sieste dans la tente. Et je serais allée seule faire les courses. N'avions-nous pas déjà fait la même erreur à Davos ?

Il pleut des cordes pendant toute la nuit. Comme il n'y a pas grand chose à faire à Bivio par mauvais temps, nous décidons de bouger. Une éclaircie nous laisse juste assez de temps pour lever le camp. Mais au moment de partir, la pluie reprend de plus belle! Nous nous abritons sous l'avant-toit du chalet du télésiège pour déjeuner en attendant que ça passe. Comme ça ne passe pas, nous nous équipons : doudoune, cirés, gore tex. Le vent souffle contre nous. Les ânes n'aiment pas les ponchos qui volent. Ils tirent sur leurs longes, ce qui rend la progression encore plus désagréable. Nous voudrions bien demander l'hospitalité ici et là dans les rares maisons, mais il n'y a personne. Nous repérons en milieu d'après-midi une étable avec la grange à foin juste au-dessus. Ca nous irait parfaitement. Nous sommes trempés et il fait un froid de canard. Sous un ciré vert, Hans-Jörg, son propriétaire, est justement là, en train de réparer une clôture. Pour lui, aucun problème, nous pouvons nous y installer. Les ânes ont un parc spacieux rien que pour eux à côté de la rivière, et nous sommes enfin à l'abri. Blaise

repense à la pèlerine en PVC de l'armée suisse. Le goretex c'est bon pour la pluie en ville, la neige, et le vent. Nous suspendons toutes nos affaires sur une cordelette tendue à travers la grange. Au milieu de cette buanderie improvisée nous installons la tente intérieure, sur le foin. Pas question de dormir directement à même le foin avec les filles, ça gratte, ça s'infiltré partout, et il y a des crottes de souris. Nous aurons chaud cette nuit-là, mais nous nous réveillerons curieusement tous courbaturés!

Ils sont fous ces romains

Le lendemain matin, les nuages gris sont encore bien bas, mais au moins il ne pleut plus. Nous ne voyons pas grand-chose du paysage qui nous entoure lors de la montée au col du Septimer. Nous sommes sur une ancienne voie romaine qui reliait les provinces germaniques à l'Italie. La montée au col est douce et régulière, mais de l'autre côté c'est une autre affaire ! Un chemin descend en zig-zag sur un pan de montagne très raide. Vu d'en haut, on n'aurait pas imaginé descendre par là... ils sont fous ces Romains ! Il pleuvine à nouveau, les ânes glissent un peu sur les pavés.

Nous descendons dans le Val Bregaglia (ou Bergell, en allemand), une vallée à cheval sur la Suisse et l'Italie, et une des quatre vallées grisonnes où l'on parle italien. Elle s'étend du col de la Maloja au lac de Côme. A Casaccia, nous nous installons dans la forêt en face du village. Comme il pleuvine, nous décidons d'aller manger chez Gerry, un belge qui tient le café à l'hôtel Stampa. Charlotte rêve de röstis. La bonne nouvelle, c'est que la patronne de l'hôtel nous invite à utiliser sa machine à laver pour notre linge, la mauvaise c'est que Gerry ne cuisine pas, il se contente d'ouvrir des boîtes de conserves, qu'il réchauffe, c'est tout! Et hop! Une boîte de raviolis sauce tomate ! Et hop! Une boîte de rösti, et hop! Une boîte de goulasch. Là il venait justement de se faire livrer des boîtes par un supermarché, et elles étaient entassées dans la salle à côté de nous. Si vous allez chez Gerry, allez-y pour sa (très bonne) saucisse de veau et son incroyable collection de bières belges.

Casaccia – Maloja : mission impossible ?

Le soleil est de retour, quel bonheur ! Nous choisissons de suivre le sentier historique qui doit nous mener au col de Maloja, afin d'éviter la route très fréquentée. Mais nous nous heurtons à un obstacle infranchissable après une heure de marche : plusieurs escaliers étroits et raides, impraticables avec les ânes, tout comme le terrain dans l'entourage immédiat, des broussailles touffues et épineuses. Nous rebroussons chemin et montons à travers des paravalanches. Mais là le sentier non entretenu traverse un ravin, ce n'est pas impossible mais très scabreux avec des ressauts. Plus haut encore, une route forestière nous donne de faux espoirs, mais tourne finalement dans la mauvaise direction. C'est déjà le début de l'après midi! Il ne nous reste qu'à redescendre à Casaccia et (non nous n'irons pas nous faire une boîte chez Gerry!) d'espérer que le sentier qui grimpe de l'autre côté de la vallée ne présente pas d'obstacles lui non plus. Le chemin semble aller, d'abord il est régulier et large en forêt, puis il traverse la rivière et la route du col et serpente dans des gorges. Il y a des gros blocs à passer, des troncs d'arbres à contourner, des passages boueux... Nous arrivons à Maloja en fin d'après-midi. Comme épicerie, il n'y a plus qu'une « latteria » dans ce village et elle est justement en train de fermer. Heureusement, le monsieur qui nous y mène connaît bien Durietta, la propriétaire, et arrive à la convaincre de garder sa boutique ouverte un peu plus longtemps rien que pour nous. Pendant que j'achète du pain, Blaise fait faire un petit tour à dos d'âne au garçon de l'épicière.

Nous trouvons un bel emplacement juste en dehors du village pour passer la nuit. A nouveau au pied d'une remontée mécanique! Il y a là un parc de jeux et des toilettes. Les filles ont pris l'habitude d'aller faire leur petit tour lorsque nous sommes occupés à installer le campement. Charlotte prend alors la main de sa petite sœur, elles font quelques pas et se retournent pour nous dire « à toute à l'heure ». Louise nous offre en général plusieurs « taleur! », le sourire aux lèvres. Au début du voyage, elles restaient toujours dans notre champ de vision. Au fil des jours, elles osent chaque fois aller un peu plus loin. Ce soir-là, elles ont carrément disparu ! Affairés, il nous a fallu un moment, avant de réaliser que nous ne les entendions plus. Nous

commençons à nous inquiéter, nos appels restent sans réponse. En plus, nous sommes à côté d'un marécage recouvert de pins couchés et parcouru par d'innombrables sentiers. Elles se sont perdues ! Heureusement nous finissons par entendre des pleurs, ce sont elles, elles reviennent... Elles ont eu peur, et nous aussi !

A nous l'Italie !

Ma cabine téléphonique

Grand beau. De Maloja au lac Cavloc, nous recommençons à mettre Louissette sur Gribouille. Elle est toute contente et a un bon équilibre. Nous lui apprenons à se pencher en arrière lors des descentes, et elle nous fait bien rire car pour elle « se pencher en arrière » signifie « se coucher et regarder les oiseaux dans le ciel », avec son casque tout de travers qui lui cache un œil. Quant à Charlotte, elle monte désormais Popette. Cette nouvelle organisation permettra de soulager un peu le dos de Blaise pour la suite du voyage.

Nous nous apprêtons à franchir le Passo (col) del Muretto (2562m). C'est un ancien sentier de contrebande qui revêt une importance particulière pour moi car c'est ici que j'ai débuté ma randonnée de 3 mois le long de la Via Alpina jusqu'en Slovénie, en 2004. Nous marchons d'abord environ une heure jusqu'au Lac Cavloc en compagnie d'une famille hollandaise. Leur fils adolescent n'aime pas marcher en temps normal, mais en tenant un de nos ânes en longe, il ne marche plus, il vole! Le lac entouré de conifères est superbe, mais il y a beaucoup de monde. Plus loin, un randonneur italien qu'on croise juge mal la largeur du sentier, et il nous regarde passer, en se rangeant sur le côté aval du chemin. C'est en regardant machinalement en arrière que Blaise réalise qu'il ne le voit plus. Et voilà notre premier Italien en contrebas du talus, tout ébouriffé, qui remet son chapeau, réalisant avec un grand sourire ce qui vient de lui arriver! Dans les endroits dangereux, nous essayons d'arrêter la caravane là où il y a de la place pour croiser, et faute d'en avoir trouver un, nous veillons à ce que les gens se mettent côté montagne et non pas côté ravin!

Nous allons monter dormir avant le col, à Plan Canin, vers « ma cabine téléphonique ». A mon passage lors de ma Via Alpina, j'avais dormi dedans. En fait, il s'agit d'un petit local de secours avec un téléphone d'urgence, situé dans le petit barrage hydro-électrique. Nous nous installons sur le petit replat à côté et le local nous sert d'entrepôt et de cuisine ce soir là.

Nous sommes réveillés le lendemain par un troupeau d'une centaine de chèvres. Les ânes sont terrifiés. Aujourd'hui nous avons un sérieux obstacle à franchir: la rivière Orlégna! Les randonneurs ont un escalier et un pont suspendu pour la traverser. L'escalier est raide comme une échelle, il conviendrait mieux à des singes qu'à des ânes! Nous devons donc traverser à gué. Le courant est fort, il faut bien choisir l'endroit: sur un tronçon aussi droit et large que possible, sans rapides ni retenues. Nous n'avons pas d'autre choix que de garder nos chaussures aux pieds, car les cailloux roulent dangereusement au fond, emportés par le courant. Nous nous mettons d'accord que j'irai d'abord avec les ânes (avec Popette libre bien sûr) et que Blaise suivrait avec les filles sur les épaules. Ils pourraient rejoindre le pont mais nous en sommes maintenant bien éloignés. Je me lance avec Gribouille: j'aborde la traversée en remontant le courant à 45°, et en fixant un point sur l'autre berge. C'est important de ne pas regarder l'eau qui coule, ça peut faire perdre les repères et le sens de l'équilibre! Popette se débrouille très bien seule. Tout se passe bien aussi avec Blaise et les petites. Nous avons eu de l'eau jusqu'à mi-cuisse, mais toute notre petite troupe est maintenant réunie de l'autre côté. Ouf! C'est sympa comme les ânes nous ont fait confiance sur ce coup-là.

Mais la suite n'est pas gagnée. Après le col Scaletta et celui d'Agnels, le Passo del Muretto, qui nous ouvrira les portes du Valmalenco en Italie, est notre troisième « vrai » col, à 2562 m d'altitude. Le sentier est raide et caillouteux. Un beau replat recouvert de neige casse la pente au pied du col, mais nous l'évitons dans un premier temps en pensant que la neige est trop molle. Nous suivons le sentier, sans se rendre compte que celui-ci devient de plus en plus chaotique. Les ânes glissent, se blessent aux pattes, la tension monte. Trop coincé pour rigoler, trop haut pour redescendre. Blaise veut retourner dans le talweg enneigé, que nous suivions au tout début et nous fait redescendre sur les névés. La neige est plus dure que nous pensions, les ânes ne s'enfoncent pas, et nous nous détendons! Nous avons évité ainsi

quelques centaines de mètres de terrain merdique, chaotique et dangereux, mais pas l'engueulade. Leçon: il ne faut pas s'endormir à suivre machinalement les sentiers, mais anticiper, anticiper et encore anticiper.

Nous sommes à 100m du col. Le dernier bout est très raide. La caillasse a fait place à la terre glissante, vive les pointes en tungstène dont sont équipés les fers! Je progresse lentement, ce qui n'arrange pas les ânes. Dans les grosses montées, ils préfèrent aller vite, avec de l'élan. J'adapte donc mon rythme au leur, et me voilà en train de courir en haut de la montagne par petits bouts, entrecoupés de pauses pour reprendre notre souffle! Charlotte aura été particulièrement courageuse, car elle a tout fait à pied. Et nous ça va mieux, nous sommes calmés, peace and love et Solidarnosc.

Entrée en Italie par le Valmalenco

Nous passons le Muretto, nous voilà en Italie! Le chemin qui redescend en zig-zag confortable dans le Valmalenco est aménagé comme une voie romaine : les cailloux ont été réarrangés et aplatis. Nous continuons la descente pour atteindre la limite des arbres.

Nous nous arrêtons pour bivouaquer à l'Alpe del'Oro, un alpage de *rustici* perché sur la montagne. Les *rustici* sont des petites maisons toutes de pierres dont le toit est couvert de lauzes. Certaines sont collées contre des blocs rocheux afin de se protéger des chutes de pierres ou des avalanches. Une femme âgée, Margherita, vient à notre rencontre. Elle a un magnifique visage de montagnarde. Elle habite ici pendant la belle saison. Elle nous guide jusqu'à une petite butte au-dessus de l'alpage pour mettre le campement. L'endroit est splendide (bien que miné de bouses!), l'eau coule aux fontaines et l'herbe est bien grasse.

En début de soirée, le berger revient, avec ses 4 enfants. Ils vont deux fois par jour en jeep, traire les vaches aux prés. Je vais le voir avec les filles pour du lait et du beurre. Quand je remonte je retrouve un Blaise hors de lui: Popette a détruit la toile extérieure de la tente! Il l'avait attachée comme on attache toujours un des deux ânes, à la longue cordelette plus une chaîne de deux mètres. Mais cette fois (et ce sera la dernière, nom d'une pipe!) c'était suffisamment près de la tente pour que Popette puisse en faire le tour. Ce qu'elle a fait! Quand Blaise s'en est aperçu il s'est approché d'elle pour la détacher, avant qu'elle ne parte en arrachant toute la tente avec! En fait elle a dû sentir que Blaise n'était pas content du tout et un brin tendu, et ça la fait déguerpier. La cordelette a enserré la tente comme un collet, et l'a décoiffé de la grande toile extérieure, en faisant gicler arceaux et sardines à la ronde. Blaise a remis la toile déchirée comme il a pu. Bon ben il ne nous reste plus qu'à acheter une bâche!

« Ma che bello ! »

Au matin, avant de quitter l'Alpe del'Oro, nous faisons faire des petits tours sur les ânes aux quatre enfants d'Alberto. Il est fier de nous montrer une magnifique boye à lait qui appartenait à son père. Alberto nous propose un café, mais nous lui disons que nous voulons y aller. Mais à peine partis, nous le regrettons déjà. Sommes-nous si pressés que ça pour vouloir partir à tout prix? Nous aurions certainement passé un chouette moment en compagnie d'Alberto, et ça aurait certainement été une autre rencontre très enrichissante.

Si le soir nous sommes tout contents de nous arrêter pour bavarder un petit peu, le matin nous avons surtout envie de décoller. Question de dynamique matinale et du voyage en général. Mais il n'y a pas de règles fixées, certains matins nous traînons aussi. Ca dépend aussi des filles et de leurs envies. Parfois elles nous demandent de rester mais nous les savons fragiles et notre temps est compté jusqu'à la petite crise, donc nous préférons avancer un peu. Il vaut mieux être des sédentaires qui bougent plutôt que des nomades immobiles. Parfois elles sont énervées, électriques ou grinches et nous préférons les mettre sur les ânes et en route Simone! Et le paysage qui défile, les choses à voir et le mouvement de l'âne les distraient et les apaisent. C'est ce que j'appelle « la Ritaline* des ânes ». Bon faut pas pousser non plus mémé dans les orties, nous ne les mettons pas sur les ânes pour avoir la paix non plus! Mais il est vrai que c'est dès que nous sommes en marche que nous nous reposons !

Il nous faut chaque matin environ 2 heures pour lever le camp : nous devons brosser les ânes, leur curer les sabots, et les bâter. Il faut aussi préparer le petit déjeuner : deux biberons de lait au chocolat pour les filles, du thé pour nous, et du pain de mie avec de la confiture pour tout le monde. Nous habillons les enfants, et rangeons sacs de couchage, tapis de sol et habits en vrac dans nos sacoches respectives (là, souvent, Charlotte nous aide). Il faut aussi démonter la tente, le parc, rassembler les mille et une petites choses éparpillées par terre. Ensuite, nous y rangeons les 13 petits sacs noirs et le bidon d'eau, pour pouvoir peser les sacoches à l'aide d'un peson mécanique. Pour que le chargement tienne, il faut absolument qu'il soit équilibré. Au début nous pesions chaque petite sacoche noire, puis très vite nous avons pris l'habitude de les répartir telles quelles dans les sacoches de bât, en mettant aléatoirement une ou deux lourdes et une ou deux légères dans chaque sacoche. Ensuite nous soupesons au pif chacune de quatre sacoches, afin de mettre par paires celles dont le poids semble similaire, et finalement nous vérifions le poids de chaque sacoche avec le peson. Pour pallier au dernier gramme de différence, nous changeons de place une gourde ou autre, ou même ça nous arrive de rajouter un caillou. Nous faisons aussi attention de bien répartir le poids entre les deux ânes, en tenant compte du poids de leur bât à vide (celui de Popette est plus léger), celui de l'enfant qui sera dessus, en fonction de la forme des animaux.

Nous descendons sur une ancienne route romaine dont les virages en épingle à cheveux sont pavés. La vallée Sissone est magnifique, entourée de glaciers majestueux, dont le Vedretta del Disgrazia, en dessous du monte Disgrazia (3678 m). La rivière Mällero serpente librement au milieu. L'air est transparent. Nous sommes émerveillés par la beauté de l'endroit.

Changement d'ambiance à Pian del Lupo, au Plan du Loup. Il y a un monde fou ici, des camions, des voitures, des motos, des camping-cars, des familles avec des enfants, des poussettes, des chiens partout ! Et pourtant, nous sommes mardi... En fait, durant toute la traversée du Valmalenco, nous serons frappés par la quantité de gens que nous croiserons sur notre route. Peut-être parce que nous empruntons les chemins les plus connus. Mais aussi parce que j'ai l'impression que le réseau de sentiers pédestres est moins dense (quoique très bien entretenu), ce qui concentre les promeneurs sur quelques axes.

Mais ici les gens, des Italiens surtout et peu de touristes étrangers, viennent surtout en famille faire quelques pas au bord de la rivière, manger une polenta, se prélasser dans des chaises longues ou dans l'herbe. Nous admirons leur capacité à simplement profiter de la belle vue et des rayons du soleil, tandis que le temps semble passer au ralenti pour le bonheur de tous. En Suisse, il nous semble parfois qu'une sortie en montagne doit absolument être *rentabilisée* : on ne peut pas juste aller voir la montagne flâner en famille, on se doit d'être dans une activité sportive, en VTT, ou en courant d'une cabane à une autre ! Ici et sur tout notre parcours italien, nous assistons à la vraie signification du mot « farniente ».

Un monsieur nous regarde passer depuis son balcon. Il parle français, et se sent investi d'une mission : nous aider à trouver un coin pour le bivouac. Nous recherchons comme toujours un coin discret et herbeux, mais cette fois-ci pas trop loin du village, car nous voulons aller à l'épicerie et faire un peu dormir les petites. Depuis son balcon, Il nous demande de patienter un peu, le temps qu'il descende. Au bout de dix longues minutes (!) il réapparaît enfin en bas, et nous montre où installer les ânes le temps d'aller casser la croûte (l'arbre qui est juste à côté de nous!) et nous conseille un endroit plus bas près de la rivière où nous pourrions monter la tente (à vingt mètres de là!). C'est un bosquet de sapins à côté d'un gigantesque parking bondé de camping car... Mais il nous rassure : à 18h, le parking sera presque vide, ne restera que la lignée des camping car. Il est gentil comme tout ce monsieur, de s'être changé et tout, alors qu'il aurait aussi pu nous montrer tout ça depuis son balcon !

Nous nous installons sur la terrasse d'une jolie petite auberge pour déjeuner. Les petites sont ravies. Nous avons toujours à portée de main leurs crayons et feutres, et là elles dessinent sur la nappe en papier. La serveuse est souriante, les mets sont délicieux, et la facture... tout ce qu'il y a de plus abordable ! Un sacré contraste avec la Suisse, où « tourisme » rime avec « luxe ». Ici, l'ambiance est aux vacances en famille, dans des petits coins de paradis avec des bons petits bistrots pas cher. Viva Italia !!

Nous partons pour Chiarregio, à un kilomètre de là, avec les ânes bâtés mais les sacoches vides, histoire de faire quelques courses. Le fait de mettre les affaires dans les sacoches dans de grands sacs Ikea intermédiaires est drôlement pratique. Si nous avons besoin des sacoches, Hop! Nous sortons les sacs Ikea et l'affaire ... est dans le sac! Lorsque nous arrivons sur la place du village, typique à l'italienne avec les retraités assis à discuter par petits groupes, un vieux monsieur, nous voyant, avertit tout le village en criant plusieurs fois à plein poumons « eh ! muuuuuliiiiiiiiiii ! (Eh ! des muuuuules !) », comme s'il annonçait la venue d'Hannibal et ses éléphants! On nous pointe du doigt, des voix s'élèvent de tous les côtés, et on entend « ma quel bello ! guarda li asini e li bambini ! Belliiiiissimo ! MA CHE SPECTACOLO ! ». Les jeunes photographient avec leurs téléphones: les Italiens dégainent à une de ces vitesses ! Les gens s'arrêtent pour nous poser des questions : « Di dove sei ? Dove vai ? Lei ha attraversato il Passo del Muretto ? Con gli asini e bambini ? Non è possibile ! Incredibile ! ». En l'espace d'une heure, nous avons déjà raconté au moins 10 fois notre voyage.

Nous faisons irruption dans un des deux petits magasins avec une longue liste de choses à acheter. Nous choisissons cette épicerie-là, car elle porte un joli nom : « Un pö de tütt » (*Un peu de tout!*). On y trouve en effet de tout, du tube de mayonnaise à la dinette en plastique en passant par des cartes topographiques, des habits et... des glaces, bien entendu ! Cette caverne d'Ali Baba est tenue par une mère et sa fille. Avec notre « fritalien » nous arrivons plus ou moins à communiquer avec ces deux dames adorables qui nous servent dans leur tablier bleu. Quand nous leur parlons de notre tente arrachée, l'une d'elles court quelque part chercher une vieille bâche pour nous. Elle fera bien l'affaire pour ce soir, car ils annoncent des orages !

Blaise et moi sommes un peu sonnés par toute cette animation autour de nous. Nous ne pouvons pas nous empêcher de comparer l'ambiance avec celle de ces dernières semaines passées dans les Grisons et au Prättigau. Cela ne veut pas dire que nous n'avons pas fait de belles rencontres auparavant en Suisse, au contraire, et beaucoup d'entre elles étaient très profondes et enrichissantes ! Mais il y a une sorte de légèreté ici, de spontanéité dans les contacts qui nous mettent de bonne humeur. Les gens osent et veulent nous parler, toucher les ânes, faire des gags ou des compliments. . Et nous dans tout ça ? Nous essayons de rester avenants et simples, sans en faire trop, polis mais sans chichis et sans tomber dans le « regardez-nous ».

Au fil des discussions, nous comprenons que si les Italiens sont aussi enthousiastes, ce n'est pas parce qu'il admirent le côté sportif de notre voyage. Tant mieux, vu le nombre de kilomètres parcourus chaque jour (entre 8 et 12...)! D'ailleurs, de tous ceux que nous avons rencontrés, aucun ne nous a dit comme on a souvent entendu en Suisse : « ah, c'est mon rêve »... Mais ils trouvent ça beau, et c'est tout ! Comprenez, les Italiens aiment les belles choses : les belles voitures, les belles femmes, les beaux paysages, les belles maisons... En Suisse il y a trop souvent amalgame entre le beau et le cher... Et c'est vrai que l'allure traditionnelle de notre caravane a bien de la gueule. Aucun âne n'est blessé ou n'a l'air de souffrir, au contraire ils sont dynamiques et confiants. Les harnachements sont propres et efficaces.

Ce qu'ils aiment aussi, ce sont les enfants. Même s'ils s'adressent à nous tous, leur premier regard est destiné aux filles, qui, fièrement perchées sur leurs montures, leur renvoient des sourires. « ça a l'air confortable, là haut ! », ou « tu as la meilleure place, toi ! ». Et quand ils apprennent qu'elles n'ont que 2 et 5 ans, ils soufflent un « Mama Mia » d'admiration. Ce n'est pas rare que les petites repartent avec une petite collection de bonbons dans la main.

Voilà j'ai réussi à faire en quelques lignes ce que je regrette déjà: l'éloge des uns et la critique des autres, dans les préjugés et les clichés des cultures et des peuples, et ce à l'entrée d'un pays! Que les lecteurs ici se montrent s'il vous plaît indulgents face à « l'anthropologie hâtive et facile » !

Pause au Lago Palü

Ce jour-là nous volerons la vedette à l'attraction du village, d'autres mangeurs de carottes: les marmottes. Il y en a plusieurs en effet qui vivent là et qui sont si peu farouches qu'elles viennent grignoter des carottes dans vos mains, pour un peu qu'on s'approche gentiment du petit groupe de rochers où elles se cachent.

Donc, le lendemain, avant de quitter Chiareggio, et après avoir rendu la bâche à nos épicières du "Un pö de tütt" nous décidons de rendre une petite visite aux marmottes. Il y a là une autre famille, qui offre des carottes à Charlotte, pour qu'elle puisse en donner aux marmottes. C'est chou de les voir s'approcher silencieusement en prenant des tas de précautions pour ne pas effrayer la marmotte. Celles-ci observent prudemment l'approche des enfants, mais ne fuit pas. Une ou deux sortent même de leurs trous, et à l'aide de ses pattes avant vient chercher la carotte dans les mains de Charlotte. Puis elle disparaissent dans son terrier grignoter son cadeau à l'abri des regards. Tout le monde est très silencieux

C'est une vraie attraction ici, d'ailleurs il y a des panneaux partout qui mettent en garde les visiteurs : il est interdit de les nourrir d'autre chose que de la verdure (pas de pain, surtout !), et pour les voir il faut rester sur le chemin. Malheureusement, pas tous les touristes n'ont d'égards et nous en voyons quelques-uns qui traversent le pré à pied sans aucun scrupule, des enfants qui crient, des parents qui les rappellent... c'est étonnant que les marmottes apprécient à ce point toute cette agitation ! Les carottes y sont certainement pour quelque chose... A côté du site des marmottes, il y a une maison. Une dame est en train de charger ses derniers cartons dans sa voiture. On dirait un déménagement... définitif. Elle tourne la clé dans la serrure, et semble ainsi dire adieu à sa maison ainsi qu'à tout ce tintamarre, sans aucun regret! Est-ce notre imagination ?

Ce qui doit être aussi une piste de ski de fond l'hiver nous emmène en direction de Chiesa. Nous sommes sur le Sentiero Rusca, mais nous préférons le quitter pour la route, qui nous fait passer à travers de très jolis villages. Ici, la construction de nouveaux bâtiments est interdite, et la rénovation est très strictement réglementée. Quand nous traversons un village, les habitants s'appellent d'une fenêtre à l'autre pour se passer le mot, tout le monde sort sur le balcon ou sur la terrasse, les bras se lèvent soit pour dire bonjour, soit pour nous prendre en photo, même de très loin. Toute cette région, qui finit par un cul-de-sac, est fermée en hiver, le village de Chiareggio compris, à cause des dangers d'avalanches sur la route. Les paravalanches n'y sont pas installés pour une raison de coût et d'environnement. Seules les deux auberges, dont celles où nous avons mangé la veille, ouvrent partiellement pour les promeneurs à ski ou en raquettes.

Après San Giuseppe, nous attaquons la montée raide jusqu'au Lago Palü (Lac Palu, 1922m) par la route puis les pistes de ski. Là aussi, nous n'arrêtons pas de faire des rencontres, et nous n'avançons pas bien vite à force de s'arrêter... Comment concilier la dynamique du voyage avec la tchatche des Italiens? C'est impossible! Il y a le jeune gérant de l'hôtel Trameggio de Chiesa, qui promène un groupe de clients le temps d'une journée (et qui nous invite à son hôtel si nous passons à Chiesa), le paysan qui se prélassait depuis qu'il ne fait plus de lait et qu'il a mis ses génisses "en vacances" à l'alpage, des hordes d'enfants à qui parfois à certains nous faisons faire un petit tour sur 10 mètres sur les ânes (si les parents sont sympas...car nous avons vu parfois des parents si insistants qu'on a refusé net), et des Fiat un peu partout (les Italiens essaient de monter toujours au plus haut pour marcher le moins possible, nous a-t-on dit plusieurs fois!)

Fidèle à son habitude, Blaise nous trouve le bivouac près du lac Palü: une maison fermée mais avec un porche d'entrée suffisamment grand pour n'y monter que la tente intérieure— rappelez-vous, nous n'avons plus de toile extérieure ! – cachée dans les arbres, et avec de la bonne herbe partout. Il y a du bois mort à profusion et une fontaine à quelques minutes de marche. Nous élisons domicile ici pour deux nuits.

Notre escapade à Chiesa se veut être une journée de pause, mais elle a plutôt l'allure d'un marathon. Nous descendrons à Chiesa en téléphérique! La station supérieure est à une demi-

heure de marche de notre campement. Cette *funivia* est impressionnante, car elle nous fait descendre de plus de 1'000 m en quelques minutes, sans pylône intermédiaire. La plateforme d'embarquement est en métal grillagé. Elle surplombe le vide, ça nous donne le vertige, et les petites sont très impressionnées.

Arrivés à la station inférieure, nous ne savons pas vraiment où aller. Nous avons des tas de courses à faire : mis à part la nourriture, il nous faut aussi trouver une bâche pour remplacer le toit de notre tente déchiré, des nouvelles chaînes et d'autres produits de quincaillerie. Je vais donc me renseigner auprès de Rosanna, la caissière du téléphérique. Je lui raconte en deux mots notre voyage et lui pose mille questions, lui détaille notre liste des courses. Elle prend tranquillement le temps de m'expliquer où se trouvent les différents magasins où nous pourrions trouver ce que nous cherchons, en traçant des petits cercles sur un plan de la ville. Un client entre dans le bureau à ce moment-là, et la presse de lui vendre un billet pour la cabine qui est sur le point de partir. Elle lui rétorque sèchement : « Les billets, c'est à la caisse qu'il faut les acheter, vous voyez bien que je suis occupée ! »

Dans un premier temps nous visons la quincaillerie Parolini. Elle se trouve à Lanzada, un village en périphérie de Chiesa. Nous nous perdons un peu, nous arrêtons ici et là et enfin nous tombons sur la quincaillerie au moment même où son propriétaire, Gino Parolini, est en train de fermer à clef la porte d'entrée! « Désolé, nous dit-il, mais là je ferme, sinon ce ne serait pas une vraie demi-journée ! Revenez demain! ». Nous lui expliquons notre situation, que nous sommes en voyage pendant deux mois à pied, que nos ânes nous attendent au Lago Palù, et que nous savons exactement ce dont nous avons besoin, ce devrait pas lui prendre beaucoup de temps ! « Prego ! » lâche Mr Parolini finalement, en rouvrant la porte. Nous passons en revue avec lui notre liste. Pour chaque objet, il part dans un recoin du magasin labyrinthe, nous à ses trousseaux, il y allume la lumière, nous choisissons ensemble le bon modèle, il note le montant sur un bout de papier, éteint la lumière pour la rallumer juste après pour aller chercher l'objet suivant. Tout est réglé en ce qu'il nous semble être un temps record. Encore une fois, nous avons eu de la chance.

Il est 13h environ, nous faisons une pause sur une place de jeux, avant de recommencer la course pour le reste. Louissette n'arrive pas à dormir dans le porte-bébé, trop stimulée. Encore un truc qu'on dit mais qu'on ne fait pas: se séparer aurait été mieux, pourquoi imposer aux enfants ce gymkhana, alors qu'un de nous aurait pu attendre l'autre avec les enfants bien tranquille quelque part. Nous pensons toujours que ça fera plaisir aux filles, et que ça ira vite, mais non! Cette journée n'est donc pas de tout repos, et nous décidons qu'à l'avenir, si nous avons tant à faire, il faut aussi prévoir deux jours : un pour faire les courses, l'autre pour se reposer des courses! En remontant au Lac Palù, le technicien du téléphérique nous pose mille questions : Rosanna lui a résumé notre voyage, et lui, qui au début n'aimait pas trop quand il a appris que nous campions au lac Palù, veut maintenant l'entendre de vive voix ! Et le voilà qui téléphone à quelqu'un, pour lui répéter tout ce qu'on vient de lui raconter... On entend: « Si si, della Svizzera via Murreto, si si, con le asini, si si, con les bambini, si si!... ». Arrivés en haut, il nous conseille d'attendre 5 min le temps que son collègue remonte avec la dernière benne de service. Avec sa jeep, il pourra nous pousser un bout de chemin en direction de notre campement. En voilà une bonne idée ! Les gens ici sont décidément très serviables.

Mi-août. Il nous reste deux semaines environ avant de devoir rentrer à la maison. Tout d'un coup, un délai prend forme, et cela me stresse ! C'est tellement plus agréable de vivre l'instant présent, sans se soucier du futur, de suivre une routine quotidienne qui ne consiste qu'à aller de l'avant, l'esprit grand ouvert à l'aventure. Pourtant, il faut absolument que les ânes soient en Suisse lorsque nous irons chercher la voiture, car nous n'avons pas les papiers pour les sortir d'Italie par une douane routière. Dans quelques jours nous serons de nouveau en Suisse à Poschiavo, la ville la plus méridionale des Grisons. Depuis là, nous avons deux options, soit rester en Suisse et remonter jusqu'au Col du Bernina pour rejoindre à nouveau l'Engadine, soit traverser la Alta Valtellina italienne jusqu'à Müstair, et tirer jusqu'à Scuol. Nous préférons largement la deuxième option ! Mais il faut compter environ une semaine de marche. Si nous sommes coincés en route à cause du mauvais temps par exemple, ce serait embêtant... Bah, allons déjà jusqu'à Poschiavo, nous verrons après pour la suite !

Alpe Campascio : le paradis sur terre

Nous quittons Lago Palù de bonne heure. Vers ce petit lac de montagne, tout est magnifique : les lumières, la brume, les reflets et la couleur de l'eau. Un peu plus haut, à l'alpage du même nom, nous prenons un petit goûter. Un homme athlétique d'une cinquantaine d'années, Andrea Sem, sort de la fromagerie et vient discuter avec nous. L'hiver, il est maître de ski, et l'été il est fromager à l'alpage. Il nous montre fièrement du doigt un bâtiment bien rénové, avec des parasols devant, au milieu de l'alpage : « mon fils l'a transformé en restaurant de montagne agro-tourisme, on peut y manger et y acheter nos produits. En ce moment il est déjà aux cuisines, mais venez visiter ma fromagerie. »

Dans la pièce sombre et humide, tout est impeccablement rangé et propre. Les fromages frais du matin sont en train de se séparer de leur crème dans de grands bols en cuivre flottant dans un bassin d'eau froide en forme de U tout autour de la pièce. Andrea nous explique le processus de fabrication. Nous l'écoutons attentivement, sans faire attention à Louissette. Pour elle, ces drôles de gâteaux flottants sont bien trop intrigants! La coquine, elle n'a pas pu résister à plonger ses doigts dans la crème fraîche. Nous lui essuyons vite les mains tout en s'excusant, très gênés. Andrea nous rassure, ce n'est pas ça qui fera tourner le lait, et ça le touche même car il faisait tout le temps ça quand il était petit! Ouf.

C'est dur de décoller de là. Andrea et Blaise sont en pleine conversation ; un groupe de promeneurs, dont la moitié sont des femmes enceintes presque à terme, nous a rejoints et nous pose plein de questions et se prennent en photo avec les ânes. L'ambiance est très sympa, mais j'ai envie de marcher pour garder la dynamique du matin! C'était bien écrit dans notre charte qu'un des buts du voyage était de faire des rencontres. Je les apprécie bien sûr mais je sens aussi qu'elles freinent beaucoup notre progression, et ce matin-là cela me met un peu de mauvaise humeur.

Nous faisons la pause de midi de l'autre côté du col, dans le hameau de Campolungo (2168m). Un artisan-couvreur solitaire est en train de refaire le toit en ardoise de *rustici*, avec une grande dextérité. Nous sommes invités à boire le café chez un couple avec un petit garçon. Ils ont retapé là un *rustico*, et ils y montent depuis 22 ans. Depuis qu'il y a moins de vaches par là, leur souci c'est les serpents, c'est pourquoi leur cousin est justement en train de passer la débroussailleuse. Les filles sont allées lui dire bonjour et reviennent avec des bonbons. Lui est ingénieur rural et travaille dans un bureau de conseil pour les agriculteurs. Quand nous lui demandons ce qu'il pense du Bio, il nous explique que s'il produit peut-être un peu moins sur le court terme que l'agriculture intensive, le Bio est LA solution pour un développement durable. Les OGM, poursuit-il, c'est tout le contraire : ils rendent la terre encore plus résistante à certains produits, alors il faut l'arroser de plus en plus de poisons. Par ailleurs, les paysans deviennent totalement dépendants d'un système où les brevets d'OGM ne sont pas gérés par des enfants de cœur.

Cet après-midi-là nous traversons une grande forêt de conifères très mystérieuse, comme habitée par des lutins, des elfes et des fées. Les arbres ont des visages, leurs branches sont des bras, qui se lèvent pour vous laisser passer, vous caressent doucement le front, et se rebaissent discrètement derrière votre passage. Les rares gens inspirés qu'on croise chuchotent. Le soleil n'arrive pas à éclaircir des tas de petites cachettes dans un dédale de rochers recouverts de mousses. Blaise me plante là tout-à-coup et disparaît dans la forêt avec Louissette et Charlotte. Pendant une demi-heure, il va les emmener voir de plus près quelques cachettes et traces qui trahissent la présence des lutins, ainsi que les endroits où l'on devine qu'ils y dansent les nuits de pleines lunes. Charlotte s'assied entre deux grands rochers, le soleil lui envoie un rayon filtré de magie, Blaise la prend en photo, en pleine contemplation. Rarement nous aurons eu l'occasion de ressentir autant de mystères dans la nature qu'à cet endroit là.

Ce soir-là, après avoir traversé une passerelle - Popette en premier, montrant l'exemple à Gribouille ! - nous montons le camp près de la rivière. Nous cuisinons sur un petit feu discret, au bord de l'eau, et grillons même une ou deux saucisses. Nous sommes à l'Alpe Campascio (1847m) et nous tombons littéralement sous le charme de l'endroit. Ici le lit de la rivière est

large comme une plaine de cailloux blancs, de cinq cent mètres de long sur cent de large, entourée d'un cirque de rochers très sombre. En amont, le cirque prend l'allure d'un portail de géant. C'est de là que le torrent arrive. A sa base, sur sa droite, sont blottis trois ou quatre *rustici*, comme pour se mettre à l'abri de quelque chose de terrible. Derrière les falaises on devine les contreforts du massif de la Bernina, qui culmine à plus de 4000 mètres.

Alors que la nuit tombe et que je couche les filles, un couple d'une soixantaine d'années passe discrètement, sans sac à dos, une cigarette à la main. Blaise engage la conversation. Après avoir posé les questions d'usage concernant notre voyage, ils nous disent qu'ils habitent pendant tout l'été dans un de ces petits *rustici* en face. Ils y viennent depuis une trentaine d'années. Ils ont une fille, mais maintenant elle est grande et s'ennuie avec eux dans la montagne ; elle est restée chez la grand-maman, en ville. Ils nous proposent d'abord de venir prendre le café le lendemain, puis finalement de venir manger la polenta à midi. Nous sommes ravis. En partant, Blaise leur montre le rangement des sacoches sous la bâche, et derrière, les 2 filles qui ronflent déjà dans leurs sacs. Le couple part ensuite dans la nuit, à travers la plaine de cailloux blancs, non sans nous avoir encore dit, d'un air amusé, que nous étions un peu fous.

Le lendemain, les filles sont fatiguées, ne jouent pas ensemble, se chamaillent pour un rien. Nous ne savons pas toujours si c'est juste la fatigue ou si ça cache une dent qui pousse, un raz-le-bol ou un manque d'attention de notre part. Quand c'est comme ça, le mieux est qu'un de nous joue avec elles à 100%, laissant à l'autre les tâches des préparatifs. C'est Blaise qui s'en occupe donc ce matin-là, tandis qu'il me faut deux bonnes heures pour plier le campement. Nous sommes enfin prêts, mais il est déjà 11h, et il reste encore une chose à faire : les ânes ont laissé plein de crottins sur le petit sentier, et Blaise veut les enlever avec les gants en caoutchouc et les envoyer dans les buissons. Pour aller chez Cristina et Valentino, qui nous attendent pour la polenta, nous devons traverser une nouvelle fois la passerelle, et faire le tour de la plaine. C'est dans ces moments-là que Louissette choisit de ne pas vouloir être sur l'âne et de marcher. Du coup nous n'avancions qu'à deux à l'heure, les ânes marchent trop près de Louissette qui a peur, et qui pleure, et nous finissons par la poser sur l'âne, avant de la remettre finalement dans le porte-bébé sur Blaise, avec son doudou et à boire!

Quand enfin nous nous approchons des petits *rustici*, la grande silhouette de Valentino en sort et nous fait de grands signes de bienvenue. Il court dans la maison, il faut sauver la polenta, qui, à cause de notre retard, est en train de griller. Blaise le suit, l'appareil photo à la main, et l'immortalise en pleine action en cuisine. Nous mangeons dehors au soleil, sur une table faite par Valentino à la tronçonneuse cet été même. Cristina nous sert de merveilleux bouts de viande et des légumes marinés et grillés au feu de bois. Valentino nous parle de sa carrière comme ingénieur pour un grand groupe hydro-électrique à Milan. Les filles se régalent, la polenta aussi est très bonne. Je me sens très fatiguée, les filles partent ensuite se reposer à l'intérieur. Valentino amène Blaise au bas de la falaise, et lui raconte qu'en 1983, suite à de fortes pluies, une énorme vague de plusieurs mètres de haut a inondé la plaine. Toutes les maisons du hameau ont été emportées, sauf les 4 qui restent car elles sont un peu en retrait et protégées par la falaise. Il n'y a heureusement pas eu de victimes car les bergers étaient partis se mettre à l'abri, alertés par l'inhabituelle agitation de leur bétail.

Nous quittons avec regret Cristina et Valentino en milieu d'après-midi. Les petites sont fatiguées, elles n'ont pas dormi à l'intérieur mais ont joué dans les coussins. Après s'être retournés une dernière fois pour voir ces petites maisons nichées au pied de l'imposante falaise, nous traversons à présent des marécages. Nous déposons les filles. Un passage avec un arbre en plein milieu est particulièrement délicat : les ânes doivent sauter. Nous faisons passer Gribouille, à qui nous avons enlevé une sacoche, celle du côté de l'arbre. C'est délicat de n'enlever qu'une sacoche, nous prenons le risque de faire basculer tout le chargement. Nous laissons Popette nous rejoindre seule, par où elle veut et comme elle veut. C'est chou de la voir hésiter et de choisir elle-même son petit bout de chemin.

Quand un groupe de randonneurs arrive à notre rencontre, ils nous trouvent en train d'enlever un fer à Popette, avec comme seul outil la petite pince de poche de Blaise. Le fer

bougeait, et nous avons décidé maintenant que tout ce qui bouge sera enlevé, car les ânes pourront marcher « pieds nus » la dizaine de jours qu'il reste, ce qui a l'avantage de parer naturellement leurs sabots.

En fin d'après-midi, nous arrivons à un grand barrage, la Digua di Campo Moro, qui retient contre ses flancs un grand lac de retenue de couleur gris opaque. Au milieu de la digue, légèrement en hauteur, il y a la maison du gardien. Après lui avoir demandé l'autorisation, nous nous installons juste derrière chez lui, sur la colline. Ce soir-là, super fatiguée, je serais bien allée dormir au refuge alpin tout près, mais Blaise, qui m'encourage à y aller avec Charlotte et Louissette, ne veut pas en entendre parler pour lui. Alors je décide de rester, et vers 19h, après le repas, je m'écroule sous la tente avec les filles.

Nous avons en effet décidé quelques jours avant de changer notre rythme quotidien, car les enfants montraient de gros signes de fatigue (et moi aussi). Nous avons essayé de faire des siestes après manger, mais ça ne marchait pas toujours, les enfants n'arrivaient pas à s'endormir. Et puisque nous nous arrêtons longtemps, nous avons ensuite envie d'avancer l'après-midi, avec pour conséquence de trop tarder le soir. Les enfants avaient donc encore moins leur dose de sommeil. Du coup, nous avons décidé de nous lever plus tôt afin de partir vers 9h, et de s'arrêter à 15h, en réduisant la durée des pauses goûter et pique-nique. Mais nous n'avons pas réussi à tenir ce rythme là chaque jour. Au final, nous pensons que l'alternance entre les différents rythmes, en fonction de l'itinéraire et de notre niveau de fatigue, est la meilleure des choses à faire.

Grosse frayeur

Aujourd'hui nous quittons le Valmalenco et l'Italie pour rejoindre le Val Poschiavo, en Suisse. En amont du lac de retenue, il y a un deuxième barrage, dont nous atteignons la digue grâce à une rampe piétonne (enfin, pas tout à fait piétonne, puisqu'il y a quelques véhicules en haut, dont une jeep, et nous nous demandons bien comment ils ont réussi à monter là haut). Blaise reste en bas pour prendre des photos de notre équipage qui a l'air tout riquiqui au milieu l'énorme ouvrage en béton. Immobiles au milieu de la montée, nous attendons ses instructions avant de continuer. Un monsieur nous dépasse, le sourire aux lèvres, et explique à ses amis que si nous sommes arrêtés, c'est probablement parce que nos ânes têtus ne veulent plus avancer!

Le Val Poschiavino débute sur la rive gauche du lac supérieur. C'est un magnifique et long vallon avec à son entrée un alpage de *rustici*. Il y a là aussi une mule attachée à un piquet et une jolie ânesse en liberté. Nous nous installons de l'autre côté de la rivière pour la pause pique-nique. A peine nous commençons à décharger les bâts qu'un homme arrive vers nous, d'un pas rapide, l'air très agacé. « Est-ce que vous avez une autorisation pour vous arrêter ici ? Vos ânes vont tout manger et l'herbe est rare! » Nous lui expliquons que nous ne restons qu'une demi-heure, le temps de casser la croûte, et que si notre intention avait été d'y bivouaquer, nous n'aurions pas osé le faire sans son autorisation. Cela le calme un peu, et il repart en direction des maisons. C'est alors que l'ânesse vient nous rendre visite, curieuse et douce. Nous lui faisons des gratouilles. Elle est grande et grasse comme les nôtres, avec une belle robe grise pommelée. Gribouille lui flaire amicalement le museau, tandis que Popette fait tout un cirque pour la garder à distance. Dès que l'autre s'approche un peu trop près, Popette vient se poster devant elle, les oreilles plaquées en arrière, la tête en bas. Est-ce par jalousie ou pour protéger sa coéquipière ? A 100m de là, la mule est de plus en plus excitée. Elle tournicote autour de son piquet d'attache, se cabre, appelle, tape et racle le sol de ses sabots, crache, s'arrête immobile pour reprendre son souffle, les oreilles pointées en notre direction, avant de repartir au grand galop dans l'autre sens, en tirant sur sa corde. Heureusement qu'elle est solide ! A la vue de ce spectacle, nous nous félicitons notamment d'avoir des ânes, animaux bien plus placides que cette boule de nerfs au milieu du pré.

Avant de repartir, Blaise décide d'aller bavarder un peu avec le berger qui s'était fâché, question de ne pas rester sur cette mauvaise impression, et de se présenter un peu mieux. Un ancien bât de l'armée italienne est posé sur un muret adossé au *rustico*. Bien que ce soit une discussion de signes, avec un peu de "fritalien" bricolé, l'atmosphère est des plus cordiales. Il

y serait peut-être encore s'il avait accepté de boire de la bouteille de Grappa qui était sur la table, dont le berger et son frère s'étaient déjà bien rafraichis. Deux fois par jour, ils partent à pied avec leur mule bâchée pour traire les vaches au pré et ramener ensuite les boilles de lait ici, où ils font leur fromage d'alpage. En début d'après-midi, alors que nous quittons l'endroit, après leur avoir fait de grands signes d'au revoir, l'ânesse se met à nous suivre. Impossible de la chasser. Blaise retourne en arrière avec elle. Le berger le rejoint en courant, tend à Blaise quelque chose dans sa main sans un mot, avant de repartir rapidement avec son ânesse. Blaise nous rattrape et ouvre la main: le berger y avait déposé quelques caramels pour les filles!

Nous remontons silencieusement la vallée jusqu'au Col de Cancian (2464m) pour permettre à Louissette de faire sa sieste dans le porte-bébé. Mieux encore, Blaise part devant, et je le suis loin derrière avec les deux ânes et Charlotte sur Gribouille. Ce n'est pas toujours évident de guider des ânes attachés entre eux. Il y a souvent des petits obstacles à passer : un pont en bois, un ruisseau, un passage boueux, des gros cailloux à franchir... Gribouille, par exemple, déteste enfoncer ses sabots dans la boue, et elle a tendance à faire de grandes enjambées ou carrément sauter. A ce moment-là, Popette qui patiente derrière en mâchouillant quelques herbes, ne voit rien venir lorsque la corde se tend brusquement, et sa réaction est de planter les sabots, ce qui tire brusquement Gribouille en arrière et lui fait rater son atterrissage. Bref, dans ce genre de passage, vaut mieux détacher Popette et la laisser libre. Grégaire, elle va tout faire pour rejoindre Gribouille. Des fois, ce n'est pas nécessaire de les séparer, mais alors il faut constamment adapter le rythme de l'âne en tête pour laisser le temps à celui de derrière d'évaluer l'obstacle.

Les derniers mètres avant le col avaient l'air inoffensifs mais sont infranchissables : le terrain est un jardin géant de gros blocs et de dalles de granite moutonné, au milieu desquels se faufile notre sentier. A un endroit le passage est si étroit qu'il y a tout juste la place pour s'y enfileur de côté. Impossible, donc d'y entraîner nos ânes ! Nous tentons un raccourci en rejoignant la crête sur la gauche avant le col, mais nous nous retrouvons là aussi dans une impasse, de l'autre côté c'est la falaise. C'est là que nous vivons la plus grande frayeur du voyage. Lors d'une montée, Gribouille choisit, allez savoir pourquoi, de s'engager sur une dalle glissante pour ses pieds ferrés plutôt que le raidillon herbeux pourtant facile qui s'offrait devant elle. Sur ce coup-là nous sommes totalement surpris, et c'est trop tard, Gribouille glisse, essaie de se rattraper, mais voilà que les quatre sabots n'adhèrent pas, elle pédale dans le vide pendant une fraction de seconde, avant de tomber et se coincer entre une dalle et un rocher pointu. Charlotte, qui marchait derrière et qui a tout vu, se met à pleurer. Gribouille est immobile la tête contre le sol, et souffle très fort. La peur nous serre le ventre, mais nous ne perdons pas de temps : Louissette est tout de suite mise en sécurité, nous ôtons les sacoches et desserrons les sangles ventrales pour déshabiller entièrement Gribouille. Je vais regarder du côté de son ventre, la pointe du caillou lui appuie fort sur l'abdomen, mais heureusement sans la blesser. Ouf nous avons eu très peur ! Débarrassée de son chargement, et stimulée par nos encouragements, Gribouille fait un dernier gros effort pour se décoincer et la voilà à nouveau sur ses pattes au pied de la dalle, saine et sauve, quoique toujours un peu tremblotante. Du sang coule d'une égratignure sur une jambe, mais rien de grave.

Le temps de gérer la situation et de nous remettre de nos émotions, nous avons laissé Popette libre. Comme pour se vanter, elle est montée comme une fleur là où Blaise voulait emmener Gribouille quelques instants plus tôt, et nous regarde de là-haut, l'air de dire « ben c'était pas bien compliqué de venir jusqu'ici, pourquoi tout ce cirque ? ». Douée la Popette ? Pas franchement !! Au moment de descendre, (car nous devons rebrousser chemin) la voilà qui préfère jouer au chamois et vient se percher au sommet d'un énorme bloc. Entre elle et nous, il y a à présent un mur infranchissable de 2m de haut. Elle nous regarde, un peu moins fière du coup, et semble nous demander « Et maintenant, je fais quoi ? »

Nous trouvons finalement un passage, un détour plus long mais plus facile, pour atteindre le col par la droite. Un parterre de trèfles entourant un joli petit lac y accueille les ânes en guise de récompense. Mais pas question de traîner ici, le vent souffle, il fait froid, la descente de l'autre côté a l'air raide et peu commode, et il nous faut trouver un lieu pour bivouaquer à l'abri avant la nuit.

Des ânes et des vaches

Nous nous arrêtons le soir sur un plateau herbeux perché à 2300m d'altitude, avec une vue magnifique sur le versant opposé du Val Poschiavo. Une tour rocheuse perchée sur une crête non loin semble veiller sur nous comme une sentinelle de l'île de Pâques. A peine le campement installé, un troupeau de génisses vient nous rendre visite. Nos ânes n'aiment pas ça du tout ! Ils n'ont pas l'habitude d'être entourés de vaches, et quand elles s'approchent trop près, ils paniquent. Peu avant notre départ, j'ai vécu un épisode assez amusant (à tête reposée !) avec des vaches : j'avais pris les ânes en randonnée avec un groupe pour fêter un anniversaire. C'était une des premières sorties de Popette. Nous avons traversé un pré où se trouvait un troupeau d'une soixantaine de génisses, qui se sont empressées de venir voir les intruses à longues oreilles. Popette a commencé à s'agiter, elle m'a tourné autour plusieurs fois pour faire face aux vaches, et finalement, elle s'est cabrée et a tiré sur sa longe, j'ai réussi à la retenir, mais dans sa panique elle a entraîné Gribouille. Elles se sont retrouvées les deux devant moi à vouloir partir au grand galop, j'avais l'impression de faire du ski nautique ! Il ne m'a pas fallu long pour décider de lâcher les longues. Les deux ânesses sont parties dans une course folle à travers prés, les génisses à leurs trousses ! Et tout ça devant le regard effrayé des enfants... Depuis, les ânes n'ont pas eu l'occasion de réexpérimenter la traversée d'un parc de génisses, on peut dire qu'elles sont restées sur une plutôt mauvaise impression des bovins.

Mais revenons au Platti da Cancian, où nous sommes subitement entourés d'une vingtaine de vaches plutôt collantes. Nous chassons les envahisseuses, mais elles reviennent de tous les côtés. Aïe. Va falloir trouver une solution pour la nuit ! Nous avons avec nous une réserve de fil pour clôtures électriques, deux cordelettes de 20 mètres, 100m de ficelle et 3 bâtons. Nous tirons deux lignes de démarcation pour séparer leurs territoires respectifs, ainsi qu'une zone démilitarisée entre deux dans laquelle se trouve notre tente. Un gros coup de bluff, car rien de toute notre installation n'est électrique, et il suffirait d'un coup d'épaule bovine pour tout arracher. Mais ces vaches-là ont appris à respecter les fils, et c'est tant mieux pour nous ! Notre tranquillité cette nuit-là (et celle des ânes!), on peut le dire, ne tient qu'à un fil.

Au petit matin, les génisses sont toujours là. Elles n'ont d'ailleurs pas quitté leur poste d'observation pendant toute la nuit, elles et leurs foutus cloches. Vive les boules quies! Pourquoi est-ce que l'on met des cloches au cou de *toutes* les vaches ? Une ou deux cloches sur les vaches meneuses OK, on comprend, c'est plus pratique pour retrouver le troupeau disséminé dans la montagne, mais pourquoi sur *toutes*!?

Les ânesses ont trouvé refuge le plus loin possible du troupeau, à l'autre bout de leur parc. Heureusement, là-haut, une barrière les empêche de retourner en Italie. Il est tout simplement hors de question qu'elles se rapprochent d'ailleurs, et refusent de nous suivre pour être bâchées. Je chasse les vaches à coups de bâtons et de hurlements sauvages, mais même lorsqu'elles sont toutes parties, les ânes campent sur leurs positions, comme pour dire « elles étaient là il y a 5 minutes, qu'est-ce qui me prouvent qu'elles ne vont pas revenir, hein ?! » Toute cette situation nous énerve, nous tend, nous stress, ça gueule et avec la fatigue d'une nuit trop courte et chahutée, nous sommes incapables de gérer nos émotions et de nous calmer. Louissette rajoute sur le feu un caprice et éclate entre nous une très grosse dispute, qui se termine par un coup de poing envoyé en pleine figure à Blaise. Les filles pleurent en concert. Le genre de dispute qu'on devrait éviter bien sûr, mais filmer aussi, pour montrer aux gens qui s'extasient parfois un peu trop devant le tableau idyllique de notre caravane. Quelques centaines de mètres plus bas, (la tension monte, c'est bien connu), nous retrouverons la tranquillité d'esprit nécessaire pour analyser, comprendre ce qui s'est passé, et trouver une antidote à toutes les insanités prononcées l'un envers l'autre ce matin-là.

La traversée jusqu'à Müstair

Bienvenue en Suisse !

A midi, nous tombons à Selva, sur un petit restaurant au milieu des prés mais sans vue, qui semble avoir été déposé là par une grue géante. Blaise et moi nous réjouissons d'y faire manger les filles, mais le cuisinier sur le pas de la porte est de mauvaise humeur et désagréable. « Ne laissez pas les ânes sur le parking, ne laissez pas les enfants jouer avec le gravier, tatati tatata! ». Tiens, nous voilà revenus en Suisse, on dirait ! Fini l'hospitalité italienne ! Je fais un mouvement de recul et dis haut et fort que je n'ai aucune envie de manger à la table d'un patron aussi antipathique. Finalement c'est sa femme qui s'occupe de nous et prend notre commande dans un français presque parfait (oups !), tandis que son mari va s'isoler en cuisine (sur l'ordre de sa femme, probablement). La cuisine est délicieuse : omelettes et crêpes au jambon/fromage. Cela nous requinque pour la longue descente qui nous attend en direction de Poschiavo. Bonjour les clichés, nous apprenons, en discutant avec la patronne, que son mari, le grincheux cuisinier, qui nous a fait regretter la gentillesse italienne, est... italien!

Nous approchons du fond de la vallée, qui est très habitée, à l'affût d'un endroit tranquille pour camper. Juste avant un village, nous repérons un coin de forêt tout plat en contrebas qui pourrait convenir. Mais l'endroit prisé n'est autre qu'un camping ! Il y a un petit enclos qui serait parfait pour les ânes, tout au bout du terrain, et cela nous motive à demander si par hasard ils nous accepteraient pour la nuit. La gérante est toute fofolle en nous voyant et prévient tous les saisonniers de notre arrivée. Bien sûr qu'ils peuvent nous héberger pour la nuit, mais il faut voir avec son mari pour l'emplacement. Celui-ci nous emmène au fond du jardin, et comme nous l'avions anticipé, nous pourrions mettre les ânes dans le petit enclos, si nous nettoions les crottins après. Finalement, Gribouille et Popette seront des *motos* sur le formulaire d'enregistrement.

Pour la première fois depuis le début du voyage, nous avons la sagesse de nous séparer pour la fin d'après-midi : je pars faire les courses à Poschiavo avec un vélo prêté par le camping, et laisse Blaise avec les filles pour la sieste. Je reviens chargée comme une mule et sous un énorme orage. Au campement, quelques affaires ont pris la pluie, notamment mon sac de couchage. La tempête revient la nuit et les rafales de vent soulèvent notre bâche dans un boucan infernal. Je ne ferme l'œil que tard dans la nuit, après être allée m'installer dans l'abri à bois, avec mes boules quies.

Je connais ces ânes, je connais votre histoire!

Nous avons encore une dizaine de jours devant nous. Ca y est, nous avons décidé de la suite de notre itinéraire. L'idée de remonter le Col du Bernina ne nous enchante pas, surtout que de l'autre côté nous devrions traverser le parc national Suisse avec les ânes, où le bivouac est interdit. Nous allons retraverser un bout d'Italie afin de rejoindre le Val Müstair, et qui sait, peut-être nous nous baignerons quand même dans les bains thermaux de Scuol, à deux jours de Müstair, pour finir notre voyage en beauté.

Juste avant de quitter le camping, un monsieur travaillant pour la voirie observe nos ânes depuis la route. Il a le regard qui brille ! Albino est un passionné des ânes et des mulets. Il a aussi une mule qu'il bâte. Il aurait bien aimé nous la montrer, mais nous devons y aller... il nous enverra une photo.

C'est en passant par le petit village de Li Curt qu'une dame nous interpelle depuis sa terrasse : « je connais ces ânes, je connais leur histoire ! » « Quoi? Pardon? » « Je connais votre histoire, montez! ». Elle se présente, elle s'appelle Alberta, et est la sœur de Rosanna, la dame à la caisse du téléphérique de Chiesa qui nous a si gentiment renseignés ! Quelle coïncidence : qu'elle soit là le jour où l'on passe dans son village, qu'elle sorte sur sa terrasse au moment même où l'on passe, que l'on choisisse de marcher dans cette rue là et pas une

autre... Nous sommes invités à nous assoir à la cuisine pour un café et les petites reçoivent du chocolat. Aujourd'hui, Alberta garde sa petite-fille, qui observe jalousement Louïsette en train de jouer avec sa poupée. Il y a sur le mur de sa maison deux solides anneaux, témoins d'un temps où le bâtiment étaient encore une ferme et qu'on y attachait les vaches ou les mules. Son mari Donacio nous a rejoints, nous proposons à la petite de monter sur l'âne et faisons quelques pas dehors. Elle est aux anges.

Quand nous traversons les pittoresques ruelles de Poschiavo, nous rencontrons par hasard le gérant du camping de la veille. Il s'étonne que nous ne soyons « que » là et nous le fait remarquer d'un ton hautain et moqueur. Nous pourrions lui expliquer les contraintes d'un voyage avec des enfants en bas âge et des animaux de bât, ou notre philosophie actuelle basée sur l'épanouissement des petites, la vie en nature sur la durée et les rencontres. Mais nous ne le faisons pas. Parfois mieux vaut garder son énergie. On ne fait pas boire un âne qui n'a pas soif!

A San Carlo, j'arrête un monsieur d'un certain âge à vélo pour demander notre chemin. Il nous explique qu'il y a un chemin de l'autre côté de la rivière, mais il ne nous conseille pas de l'emprunter car il y a un pont qu'il n'a jamais réussi à passer avec ses ânes. « Ah, vous avez des ânes ? » « Non, je n'en ai plus, un est mort et l'autre est à la retraite près de Mûstair. J'avais deux petits ânes sardes que j'utilisais pour acheminer le courrier au col du Bernina. J'ai fais le facteur avec eux pendant plus de 10 ans. »

Et dire que si nous ne lui avions pas demandé notre chemin, le monsieur serait simplement passé devant nous et nos ânes sans rien dire! Il court chez lui chercher une petite brochure historique sur le Val Poschiavo, dans laquelle il est justement en photo avec ses ânes au Bernina en hiver. Sur la photo, le petit âne porte un énorme colis qui semble en équilibre sur le haut du bât. Il avance dans un couloir creusé dans la neige. Mais ça nous paraît bizarre que le carton puisse tenir ainsi sur le bât ! Marco nous lâche un énorme sourire : « C'était juste pour la photo, le carton était vide! » Il nous offre la brochure, en nous quittant en s'excusant car il commence à être vraiment en retard.

A Pedemonte, en fin d'après-midi, nous demandons de l'eau à la dernière maison du village. Deux chevaux broutent dans le pré. En nous rendant notre bidon plein, Antonio se penche pour regarder les sabots de nos ânes. « Qu'est-ce que c'est que ça ? » nous demande-t-il en voyant que seuls les pieds arrières sont ferrés (nous avons enlevé les fers antérieurs la veille). Et il reste quelques clous dans les sabots antérieurs. « O n'a pas les bons instruments. On pense les enlever ce soir... ». Ni une ni deux, Antonio balance devant les ânes un seau rempli de céréales et va chercher pince, marteau, râpe et se met au travail. Louïsette dort dans le porte-bébé, et Charlotte se repose, confortablement allongée sur deux sacoches.

Il nous demande qui a ferré les ânes, car les fers restants sont encore très bien fixés sur les sabots et ce n'est pas évident de les enlever. Nous lui parlons de notre maréchal-ferrant, M. Duvernay, et de sa fondation, qui a pour but de former des maréchaux-ferrants dans les pays émergents. Antonio est touché par l'altruisme et l'engagement de cet homme, et conclut : « Il n'y a pas que les ânes qui ont de grandes oreilles ! »

Une voiture s'arrête à notre hauteur, et qui voilà, c'est Donacio ! Lui et Antonio se connaissent très bien et Donacio a bien pensé que nous passerions par là. Décidément... Antonio nous raconte qu'il possédait avant jusqu'à sept chevaux, mais depuis que son fils a grandi et qu'il ne revient plus tellement monter, il n'en a gardé que deux, une jument appaloosa et son poulain de 2 ans. Nous sommes impressionnés de voir les chevaux accourir au grand galop sur un simple sifflement de leur maître. Sinon, le travail d'Antonio c'est grutier, mais quand il n'est pas sur un chantier, il va plusieurs fois par an en Moldavie et en Roumanie amener avec son camion du matériel de construction qu'il récupère ici et là.

Le soir, pendant que Blaise et Charlotte installent le camp, je joue à planter des sardines de tente dans la terre avec Louïsette. L'ambiance est relax. Ces derniers jours, les deux filles se sont beaucoup chamaillées pendant que Blaise et moi étions occupés à l'installation ou au rangement. La fatigue accumulée y est certainement pour quelque chose. Mais nous réalisons aussi que même si Charlotte prend du plaisir à entraîner sa petite sœur dans ses jeux,

elle endosse ainsi une responsabilité bien trop grande pour une petite fille de 5 ans. Souvent, elle invente des règles du jeu trop complexes pour Louissette qui, n'y comprenant rien, n'en fait qu'à sa tête. Vous imaginez la suite, cela se termine très rapidement par des cris et hurlements et deux petites filles frustrées qui viennent se cramponner à nos jambes, alors que justement nous aurions bien aimé être tranquilles, juste là, pendant un petit quart d'heure. Alors depuis l'un de nous s'occupe de Louissette, pendant que Charlotte aide l'autre au campement, chose qu'elle fait avec beaucoup de plaisir et d'application.

Italia, nous revoilà !

Cela fait quelques jours que nous arrivons à partir avant 9h. C'est motivant, de savoir que l'on a la matinée pour pouvoir avancer. Nous remontons une gorge boisée en direction d'un hameau du délicat nom de Sfuza. Nous croisons perpendiculairement la route qui mène au Col du Bernina. Les gens roulent vite sur cet axe, et pour le traverser en toute sécurité nous mettons sur pied un protocole précis : avec les ânes et les enfants, aucun obstacle n'est trop insignifiant pour que l'on ne s'arrête pas avant pour anticiper tranquillement les problèmes qui pourraient survenir. Nous établissons un « plan d'action » précis : qui tient les ânes, qui donne le signal d'y aller, où sont les enfants pendant ce temps, ce qu'elles doivent faire, quel âne passe en premier, si les ânes sont attachés entre eux ou non, etc.... bref le fameux qui , quoi , quand, où, etc...

Le Val di Campo est une longue vallée parcourue de part et d'autre par d'innombrables sentiers. Pourtant, nous décidons de rester sur la petite route carrossable, car nous avançons vite et il n'y a presque pas de circulation. Il fait magnifiquement beau. Nous croisons à plusieurs reprises le petit car postal qui fait des allers-retours pour épargner aux randonneurs cette longue montée.

A midi, nous nous arrêtons près d'un petit chalet un peu caché dans la forêt. Fidèles à leurs habitudes, les filles partent faire un tour. Elles disparaissent pendant un bon moment, et nous sommes inquiets car elles sont allées du côté de la route. Lorsqu'elles reviennent vers nous, Charlotte nous raconte qu'elles sont allées à la fontaine – donc assez loin ! – et qu'elles y ont rencontré un couple de marcheurs qui parlent français, à qui Charlotte a tout raconté sur notre voyage, les ânes... Nous les croiserons un peu plus tard, assis à la terrasse d'une buvette d'alpage. A cause de la langue suisse allemande et italienne, Charlotte a peu eu l'occasion de discuter avec des gens pendant ce voyage, et elle est fière et contente d'avoir pu enfin discuter, partager et raconter quelque chose. Mais nous d'un autre côté, à l'avenir, nous nous jurons de ne plus les laisser hors de notre champ de vision !

A partir de là, le sentier grimpe dans de magnifiques forêts de pins de montagne, de mélèzes et d'aroles. Et ici et là il y a de magnifiques lacs d'eau pure et turquoise. Lors d'une pause goûter sur un gros rocher au bord du Lagh da Val Viola, Blaise fait semblant de tomber et de se raccrocher au rocher du bout des doigts. La scène est drôle et sans aucun danger, mais Louissette ne le voit pas du même œil et se met à hurler de peur pour son papa. Charlotte tend la main pour aider Blaise à se hisser hors de ce faux mauvais pas. Louissette est longue à se calmer, des larmes pleins les yeux et avec un gros hoquet.

Avant de repartir, nous passons encore un moment à discuter avec deux familles italiennes. Une jeune maman ne comprend pas qu'on s'entende si bien, et est persuadé que soit moi soit Blaise suit l'autre, bon gré mal gré. Nous ne nous attendions pas à cette question, tiens! Nous la rassurons, si crapahuter par monts et par vaux avec des animaux et nos enfants nous passionne tous les deux, cela n'empêche de loin pas, au contraire, « les assiettes de voler ». Ceci dit, les situations nouvelles liées au stress ne vous changent pas de facto, elles révèlent d'abord ce qui est en vous. Ensuite ce qui peut changer la donne c'est de vouloir en avoir conscience ou pas, et d'en tirer un enseignement pour la suite. Ou pas.

Deux couples nous ont raconté une fois leur expérience par rapport à ça: les premiers, des citadins sans enfants, étaient depuis une dizaine d'années ensemble sans histoire. Lors d'une sortie de boîte, ils se sont retrouvés sur un canoë toute une journée dans les gorges de l'Ardèche. La fatigue, le peu de courant et les vents contraires ont contribué à une querelle

qu'ils ont mis plusieurs semaines à digérer. Les seconds étaient partis faire un voyage en vélo-tandem jusqu'en Chine pendant une année. L'homme était clairement le leader dans cette aventure. Au retour, soudés par le voyage, ils ont eu deux enfants. Puis ils se sont séparés. L'équilibre des forces n'était plus le même et ça, le mari ne l'a pas supporté. Pour nous, un voyage, comme la vie en couple, en famille, devrait être sans ces crises, mais c'est plus facile à dire qu'à faire. Ce qui compte au final c'est le nombre de fois qu'on se relève, qu'on se reparle et d'éviter de refaire mille fois les mêmes erreurs...

Nous partageons désormais le sentier non seulement avec des randonneurs, mais avec des vététistes aussi (nous sommes en Suisse !). Ces derniers sont plus qu'aimables, s'arrêtent avant de nous croiser et descendent même de leurs montures pour nous croiser à pied. Sympa ! Il faut dire qu'avec nos sacoches, nous prenons à peu près toute la place. Plus d'une fois je me retrouve entourée d'un essaim de cyclistes curieux et qui me posent mille et une questions... toujours en italien !

Le Pass da Viola (2467m) est de loin le plus facile de notre voyage. Au col et sur les crêtes avoisinantes, il y a beaucoup de vaches, mais elles nous laissent en paix. De toute manière nous sommes tranquilles, Charlotte est devenue une experte pour les tenir à distance. Côté italien, l'interminable Val Viola nous attend. Nous apercevons le Rifugio Viola, probablement un ancien bâtiment militaire, tout carré avec peu de fenêtres.

Nous nous retrouvons rapidement sur une étroite route goudronnée à mi pente sur un flanc de montagne très raide. Impossible de s'arrêter ici. Après un bon nombre de kilomètres, nous trouvons un minuscule coin pique-nique avec table et banc, juste assez grand pour y poser la tente. Il était temps il fait presque nuit ! Nous n'avons pas d'eau, et nous mettons le litre d'une gourde dans la casserole pour faire des pâtes. Mais la casserole se renverse sur le feu, et le petit ruisseau non loin de là contient des tas de petites larves peu ragoûtantes. Je pars à pied pour aller chercher de l'eau. Environ deux kilomètres plus loin je tombe sur une maison. Un homme et sa maman âgée dînent en regardant la télévision. Je prends l'eau chez eux et je remonte en auto-stop. Blaise est tout content de me voir revenir rapidement et nous dégustons ensemble un de ces thés au lait chaud et très sucrés qui ont le pouvoir de nous remettre d'aplomb (et de bonne humeur !).

Il fait nuit noire lorsqu'un 4x4 s'arrête et que trois hommes sentant l'alcool en descendent. Le plus âgé se présente Gian Petro. Lui et les deux plus jeunes sont des bergers de Bergamo. Il a repéré Popette, et lui tourne autour, en sifflant d'admiration : « ma che bella ! belle forme ! si vende ? ». Euh, non, elle n'est pas à vendre. J'ai envie de défendre l'honneur de Gribouille : « vous savez, Popette est peut-être belle, mais elle est un peu maladroite en randonnée ! La maestro, c'est plutôt l'autre ». Mais Gian Petro n'a d'yeux que pour Popette. Il possède aussi des grands ânes et les bâte. Il nous montre sur son téléphone des photos de ses ânes qui transportent dans les sacoches une dizaine de petits agneaux. Nous lui laissons notre email pour recevoir ses photos, mais nous n'auront malheureusement plus de nouvelles. Si vous voulez avoir des nouvelles de quelqu'un, lui donner votre contact ne suffit pas, mieux vaut prendre ses coordonnées.

Les sentiers en « balcontrebande »

Le lendemain, nous suivons une agréable route forestière à flanc sur quelques kilomètres. Nous passons une cabane en bois, devant laquelle sont arrêtées une file de voitures. C'est un péage original : les touristes qui désirent se rendre dans le Val Viola en voiture individuelle doivent s'acquitter d'une taxe.

Nous perdons du temps à Arnoga, un carrefour avec beaucoup de circulation. Voulant du pain, nous faisons le tour des deux hôtels, en vain. Nous continuons tout l'après-midi cette route forestière à flanc qui nous mène en direction des lacs de Cancano. La balade est pépère, à plat, en forêt. Ça nous repose les jambes après la journée de la veille, et la vue sur les montagnes en face est superbe.

Par un raidillon entre deux tours moyenâgeuses, nous entrons dans le parc national du Stelvio, qui jouxte le Parc National Suisse. La faune et la flore sont ici intégralement protégées et pour

ce faire il n'a pas beaucoup de sentiers : nous restons donc cantonnés sur la route carrossable, qui longe le lac de retenue. A propos du barrage, il paraît que lors de la montée des eaux, le village de San Giacomo di Fraele a été entièrement englouti. Une vieille photo l'atteste dans un *rifugio* : le curé et un monsieur posent devant le lac dont la pointe du clocher en émerge encore. Le village a donné son nom au lac.

On passe un monastère de frères Capucins et d'anciens baraquements utilisés à l'époque par les ouvriers du barrage. Ceux-ci sont loués en été à des familles catholiques qui y vivent en communauté. L'endroit grouille d'enfants qui courent dans tous les sens. Cesare vient à notre rencontre. Nous lui demandons s'il sait où nous pouvons camper. Il nous guide vers un joli replat en hauteur, mais sur les reproches qu'il reçoit des autres familles, il revient à notre campement vingt minutes après pour nous inviter à partager leur repas du soir!

Nous sommes tentés, c'est super sympas, mais il est déjà tard ! Nous ne voulons pas veiller avec les enfants, car le lendemain nous nous levons tôt. Avec la stimulation du voyage, la chaleur, nos petites sont claquées de fatigue le soir. « Qui veut aller loin, ménage ses montures et... ses progénitures! ». Et le temps nous était un petit peu compté maintenant pour arriver à Scuol avant la reprise d'école de Charlotte. Nous leur promettons de passer le matin pour mettre leurs enfants sur les ânes. A tête reposée, il aurait bien sûr été possible de passer la soirée avec eux, voire même le lendemain une journée sans trop prendre de retard. Nous serions allés avec eux faire une petite balade et cela nous aurait épargné l'énorme l'orage.

Le lendemain vers 14h, les éclairs et la foudre tombent de partout. Nous nous réfugions sous un abri providentiel que l'on partage avec quelques cyclistes. A peine installés, la foudre tombe à quelques mètres de nous. Ca fait peur ! Nous décidons d'attendre sagement que l'orage passe au dessus de nos têtes. Lorsqu'une accalmie se profile, nous reprenons la route.

Le sentier chemine à plat en direction du Passo Val Mora (ça fait deux jours que nous ne faisons que du plat à 2000m d'altitude, ça change !) dans un environnement incroyablement aride : tout n'est ici que cônes de déjection et gravats colonisés par des pins couchés qui s'agrippent sur ces sols instables. C'est le maquis Corse en haute montagne italienne! Nous ne croisons personne. Nous essayons un deuxième orage qui se dirige rapidement vers les lacs, mais l'esquivons en nous enfilant dans le minéral et sauvage Val Mora. Maintenant pour nous aventuriers en herbe, nous voici en Asie du Nord ou un de ces pays finissant en « stan »! Nous sommes sur la « route du sel et du vin », un passage de contrebande autrefois très connu dans la région. Pas étonnant, sur un sentier à flanc tout le long, nous remontons la rivière qui coule au début bien plus bas que nous et dont nous finissons par rejoindre le lit au bout de la gorge après plusieurs heures. Voilà qu'un troisième orage s'approche et s'engouffre dans la petite vallée, heureusement juste après que nous en soyons sortis. Faute de trouver un abri en dur, nous nous abritons pour le bivouac, trempés, dans un bosquet d'épicéas.

Le Val Müstair

Le soleil timide du lendemain matin réchauffe et sèche un peu nos affaires suspendues ici et là. Nous continuons notre route sur cette plaine d'altitude entourée de sommets caillouteux. Les arbres font place aux prés et les vaches aux chevaux. Un troupeau de huit chevaux en liberté nous fonce dessus. Vite ! Nous sortons le ruban bleu, Charlotte en prend une extrémité et court devant tandis que Blaise tient l'autre bout et reste en arrière. Ainsi, il a une vue d'ensemble et peut lui indiquer la direction à prendre, de manière à ce que le ruban bleu se trouve toujours tendu entre les ânes et les chevaux. Nous arrivons ainsi à les maintenir à distance des ânes, que je tiens et rassure tout en avançant. Mais les chevaux galopent de partout, comme les attaques d'Indiens dans les westerns. Charlotte court maintenant à droite des ânes, tirant son fil bleu. C'est trop chou de la voir si courageuse. Heureusement, les chevaux sont grégaires et ils restent ensemble. Finalement ils ne trouvent plus ça drôle de ne jamais pouvoir approcher les ânes, et finissent par se lasser, s'arrêtent et nous regardent nous éloigner. Blaise et Charlotte restent encore un peu derrière, au cas où !

Ce soir-là nous arrivons à Santa Maria, au fond du val Müstair (CH), après une interminable descente. Nous sommes tous très fatigués. Heureusement, le petit magasin est encore ouvert et nous faisons quelques courses. En sortant, je vois un panneau « Schweizer Familie » : une aire de pique-nique avec un coin grillade et une place de jeux, un petit peu à l'écart du village. Nous n'osons pas installer notre campement à l'intérieur, mais nous nous plaçons juste à côté. Il pleut mais nous faisons un petit feu. Les soirs de courses, nous nous permettons un repas différent de l'ordinaire : grillades, légumes, röstis...

Au matin de ce 25 août, c'est l'anniversaire de Louissette. Pour ces deux ans, nous lui promettons une petite journée agrémentée d'un nombre illimité de glaces. Ca tombe bien, nous sommes tout près de Müstair, à peine à 2-3 kilomètres de là. Nous finissons pas faire une grande balade dans le village et visitons la cour du couvent bénédictin Saint-Jean-des-Sœurs, classé patrimoine mondial de l'UNESCO. Les ânes sont crevés : nous les retrouvons les deux couchés. Cela fait plusieurs jours qu'il pleut, et leurs nuits ne doivent pas être de tout repos. Là ils se laissent chauffer par les rayons du soleil, dans une douce torpeur réparatrice.

La fin du voyage ?

Les prévisions météo sont mauvaises pour les trois prochains jours. Nous pensons arrêter là le voyage, à une semaine de la rentrée scolaire de Charlotte, car l'idée de marcher sous la pluie pendant trois jours, non merci. C'est ainsi que je pars récupérer la voiture et le van, et les amener ici, pendant que Blaise se repose avec les filles au campement, qui encore une fois, est caché près d'un parc de jeux. Après trois heures de transport en car postal et train, j'ai retrouvé la voiture dans sa forêt, le van accroché derrière, et elle démarre au quart de tour. L'autorisation de notre garde-forestier n'est plus qu'un papier blanc, le soleil ayant effacé toute l'encre.

Je prends la route en chantant du Balavoine à tue-tête, heureuse de pouvoir faire ce petit road-trip toute seule. A mi-chemin, j'appelle Blaise. Et si j'allais plutôt poser la voiture à Scuol ? Il ne nous faut que 2 à 3 jours de marche pour y arriver... aucun de nous deux n'a vraiment envie de s'arrêter là, on dirait. Tant pis pour la pluie ? On prend le risque ? Chose dite, chose faite, je prends la route en direction de Scuol et trouve une belle place pour y laisser la voiture, avec (de nouveau, mais je les attire ou quoi ?) la bénédiction du garde-forestier communal, non loin du camping et de l'endroit où je pense que l'on arrivera à pied.

Le trajet du retour en train à Müstair est plus direct qu'à l'aller, mais j'en ai encore pour deux bonnes heures. Il est 19h quand je retrouve ma petite famille, qui a bien profité de la journée à jouer et se reposer. Nous sommes contents à l'idée que notre voyage puisse continuer encore quelques jours.

BONUS : La traversée de Müstair à Scuol via l'Italie

Le syndrome du parking

Ce matin, nous repassons devant le couvent de Müstair, et le traversons par sa cour qu'il partage avec une ferme. A une jolie fenêtre toute décorée, derrière des grilles, des robes de bonnes soeurs sont suspendues pour sécher. Nous remontons ensuite le Val d'Avigna au dessus de Taufers (ou Tubre), petit village italien juste de l'autre côté de la frontière. Nous sommes de nouveau en Italie. Le soleil joue à cache-cache avec la brume. Le beau temps? Nous sommes méfiants, mais faisons semblant d'y croire encore. Nous gravissons mille mètres de dénivelé presque sans nous en rendre compte, il faut dire qu'après deux mois de voyage, nous sommes en forme ! Nous atteignons le col vers 15h, et jetons un coup d'œil au « Jöchli Hütte », une toute petite cabane ouverte et équipée pour y héberger 4 personnes, sans nous y arrêter pour la nuit. Quatre heures plus tard, quand nous serons trempés jusqu'aux os et à la recherche d'un abri, nous regretterons ce refuge !

Pourquoi ne nous y sommes pas arrêtés? Pourquoi diable n'avons nous pas appliqué la règle de l'opportunisme?

Le bon sens qui voudrait que quand on voyage pendant longtemps avec des enfants en bas âge, et qu'il pleut et qu'on est loin de tout, on se dise « au diable les kilomètres parcourus, profitons de l'instant présent ! », surtout s'il rime avec se mettre à l'abri ! Au lieu de cela, nous avons sauté à pieds joints dans ce que nous appelons « le syndrome de la place de parking ». C'est cette attitude pas toujours futée qui nous pousse, en ville, à délaissier les premières places de parking que l'on voit en espérant en trouver toujours de plus près de notre destination – souvent on finit par perdre un temps fou à tourner sans trouver de place du tout.

Plusieurs raisons ont eu raison de notre raison.. . Tout d'abord, pour aller à la cabane, il aurait fallu revenir un peu sur nos pas avec les ânes, dans un pierrier qu'ils avaient eu bien du mal à traverser. Par ailleurs, il nous semblait trop tôt de nous arrêter à 15h ce jour-là, puisque la veille nous n'avions pas bougé. Ensuite, nous pensions que la pluie ce jour-là, ne serait que passagère. Pour finir, il n'y avait pas d'herbe près du refuge, et il aurait fallu de plus isoler les ânes des nombreuses vaches en liberté dans le coin.

Bref, parfois c'est comme ça. Nous nous retrouvons à S-Charl, un petit hameau hyper touristique, au milieu duquel trônent deux hôtels-restaurants qui rivalisent dans le luxe et la gastronomie. Etonnant dans ce coin perdu, et pourtant il y a du monde. Il est tard, nous sommes fatigués, mouillés, avons froid et l'humeur dans les talons. Blaise espère rencontrer quelqu'un qui pourrait nous accueillir, mais le village semble désert. J'attends avec Charlotte et les ânes sous un garage en bois. Par dépit et pour abréger l'inconfort des petites, nous nous rabattons sur un des hôtels, qui offre aussi des places en dortoir.

Dernier jour de marche

Ce matin à S-Charl, le soleil a repris le pas sur la pluie glaçante d'hier soir, celle qui nous a poussés à passer la nuit dans cet hôtel-restaurant de luxe.

Nous quittons l'hôtel le ventre bien rempli par un petit déjeuner très copieux, mais la tête fatiguée. Au final l'hôtel nous a coûté une petite fortune, et quelqu'un a fait du bruit dans la cuisine juste au-dessus de notre tête toute la nuit. Il a même passé l'aspirateur à 5 heures du matin ! Les dortoirs étaient sales, Blaise a partagé son lit avec des pelotes de cheveux divers et variés, beurk. Mais bon voilà, nous avons au moins pu dormir au chaud, faire sécher nos affaires, et pour les petites, il faut l'avouer, c'était la fête.

Pour un prochain voyage, il nous faudra revoir complètement notre équipement de pluie. Oublions tout ce qui est très léger, très bon marché, ça ne tient pas le coup sur la durée. Oublions aussi le *goretex*, très cher, car avec la crasse des ânes et les feux de camp, il

s'abîme très vite. Pour les filles, il faudrait plutôt des cirés épais (donc lourds et non respirants), des bottes en caoutchouc fourrées, des moufles et des sacs en plastique par-dessus. Pour nous, peut-être un imperméable d'équitation (qui permet de se baisser) facile à mettre et à enlever. Avec le porte-bébé, le mieux est encore un parapluie de berger. Des gants de maçon feraient probablement aussi bien l'affaire, car totalement étanches et résistants.

Entendons-nous. Être bien équipé n'a pas pour but de pouvoir voyager en autonomie complète. Avec des ânes et des enfants, l'autonomie complète n'est pas une option de toute manière, puisque l'idée est d'aller vers les autres, et de demander l'hospitalité quand il pleut ou que tonne l'orage. Un bon équipement sert à gérer l'imprévu, quand il n'y a personne à la ronde, en haute-montagne par exemple. La pluie froide c'est le pire des dangers avec les enfants. Un jour de pluie c'est l'état d'urgence, deux jours c'est une bataille, plus c'est la guerre!

Peu après le village, nous photographions les petites devant une énorme statue d'un ours brun debout sur ses pattes arrière, sculptée dans le bois. Nous voulons aussi faire poser les ânes devant, mais la sculpture doit être trop réaliste au goût de Gribouille, qui en a peur. À côté, il y a un petit musée, qui montre comment les montagnards extrayaient le minerai à la main et faisaient fondre le plomb. Il s'y tient aussi une exposition permanente sur le dernier ours abattu en 1904, à S-Charl justement. En fait le dernier ours a été tué dans les Grisons en février 2013. Il venait d'Italie, et portait le doux nom de M13. Son crime? S'approcher trop près de l'homme. De celui-là, on en parle peu à S-Charl, il fait de l'ombre (peu glorieuse) à l'autre, l'historique.

Nous nous serions bien attardés un peu dans ce musée, mais un groupe de 40 randonneurs venant de Scuol s'y engouffre sous nos yeux. Trop de monde, trop de bruit, nous passons notre chemin.

Nous longeons le Parc National. Nous aurions le droit de le traverser, mais pas d'y dormir, hormis dans les 2 ou 3 refuges autorisés. C'est comme au Glacier National Parc en Alaska. Blaise l'avait justement évité en Kayak en 2005. Il fallait réserver 2 ou 3 ans avant pour y aller. Ces parcs, on doit se contenter de les parcourir rapidement, sans pisser derrière un buisson, en payant pour tout. Mais face aux hommes qui grignotent du terrain partout, Blaise pense que ces espaces protégés qui l'énervent tant sont un « mal nécessaire ».

Ponts suspendus et gorges

Un joli chemin dans une forêt de pins nous permet d'éviter la route, mais nous oblige à passer une passerelle suspendue pour franchir un ravin. La scène vous rappelle quelque chose? Mais oui nous vous l'avons déjà racontée au tout début de ce récit!

Cette passerelle de 25m est faite de câbles avec des planches fixées dessus et sur les côtés, avec une rampe d'accès en bois glissante. C'est Popette qui la passe en premier. Elle devient la spécialiste des ponts et passerelles, et ça tombe bien car la maestro Gribouille hésite et prend son temps avant de se lancer. Avec Popette de l'autre côté, c'est un tantinet plus encourageant.

Traverser un obstacle, vous l'avez lu plus haut, demande toujours une petite concertation tactique entre nous. Pour éviter les malentendus bien sûr, et le stress et les engueulades si ça tourne mal. Quand tout le monde crie et pleure, on ne s'entend plus et les ânes se bouchent les oreilles. Parfois aussi, l'obstacle devient un véritable casse-tête, et nous oblige à plusieurs allers-retours - comme dans la devinette du monsieur qui doit amener un loup, une chèvre et des choux de l'autre côté du fleuve, avec une barque qui ne peut en accueillir que deux d'entre eux, sans jamais laisser ensemble la chèvre et les choux, ou le loup et la chèvre.

Tout d'abord nous installons confortablement les filles de l'autre côté du pont, avec les quatre sacoches. Ensuite Blaise traverse avec Popette, et l'attache à un arbre. Jusque là tout va bien. Mais les planches mouillées de la rampe d'accès sont trop glissantes au goût de Gribouille. Nous essayons deux fois, trois fois, dix fois. Nous hésitons à abandonner mais nous nous gardons bien de le montrer, surtout à Gribouille !

Curieusement c'est à la énième tentative, juste après une glissade qui l'a fait tomber sur les genoux, que Gribouille passe la rampe. La voilà maintenant sur le pont. L'affaire n'est pas encore gagnée. La passerelle bouge sur ses câbles, et les premières planches sont un peu en dévers. Mais Gribouille prend confiance : le plancher est moins mouillé que sur la rampe, et nous la félicitons à chaque pas. Blaise tient la tête de Gribouille dans ses bras, lui murmure des mots doux, et s'arrête plusieurs fois pour qu'elle regarde autour d'elle. Les filles et Popette braient des encouragements comme à un match. Un sabot après l'autre, Gribouille finit par traverser. Même Popette verse une larme d'émotion. Nous remettons les sacoches, les filles dessus et continuons. Happy end !

C'est la dernière journée de notre voyage, mais pas la moins longue ni la plus monotone ! En fin d'après-midi, alors que nous pensions être à une heure de marche tranquille de Scuol, le chemin est taillé à flanc de rocher, comme certains bisses valaisans. Un petit repérage sans les ânes va nous dévoiler le décor: le sentier ne cesse de surplomber une gorge sinueuse au fond de laquelle, vingt à trente mètres plus bas, coule le petit torrent Clemgia. Sur les premières centaines de mètres il y a une dizaine de passerelles en bois, mais toutes bien fixes et solides. Un groupe de randonneurs allemands sortent de la gorge. Ils confirment ce que nous avons entrevu, et sont très septiques quant à le faire avec les ânes.

Nous tentons quand même l'aventure de descendre ces gorges. Si nous n'y arrivons pas ce n'est pas grave, au moins nous aurons essayé ! Ce qui nous encourage, c'est que les passerelles sont sèches, les filles sont en pleine forme, les ânes aussi, et dans le pire des cas il y a régulièrement de la place sur le sentier pour faire demi-tour. Et si nous y arrivons, nous aurons pu finir le voyage sur une belle aventure.

Nous prenons un petit goûter et débâtons les ânes – nous reviendrons chercher les sacoches plus tard. Popette passe devant avec Blaise, et Gribouille suit derrière avec moi. Charlotte marche bien devant et Louissette reste dans le porte-bébé dans le dos de Blaise. Nous nous engageons dans la descente, et malgré quelques discrètes hésitations, tout se passe très bien. Nous prenons notre temps à chaque passage délicat. Au bout d'une bonne heure nous sortons enfin de la gorge. Nous avons compté pas moins de vingt-trois passerelles en tout ! Nous attachons les ânes sur un bon coin d'herbe et remontons chercher les quatre sacoches. A la descente nous ne parlons plus beaucoup, étranglés par le poids des sacoches (30kg sur les épaules !) Nous félicitons Charlotte, qui aura parcouru comme nous trois fois les gorges, plus les repérages, pendant deux heures !

EXTRO

Nous savourons deux nuits au camping de Scuol, où on nous a trouvé une belle place en surplomb et un peu à l'écart, avec de l'herbe bien haute. Une grillade, une pizza, et tout un après-midi aux bains thermaux, dans l'eau chaude et les bulles, seront la cerise sur le gâteau de ce magnifique voyage.

Est arrivée l'heure de rentrer à la maison. Nous rangeons tout dans la voiture, mettons les ânes dans le van et entamons le long voyage de retour. Nous sommes début septembre, encore un long week-end de repos à la maison, et Charlotte reprendra l'école, et nous le travail. Une autre routine recommence. Depuis que nous voyageons avec nos enfants, cette notion de routine a un peu changé. Il n'y a pas une période nomade en couleur et une période sédentaire en gris. Dans l'un comme dans l'autre, les besoins des enfants, nos devoirs de parents, créent automatiquement une sorte de routine. Par contre la dynamique est différente, avec des horaires imposés.

Scuol était notre but final, mais à aucun moment nous ne nous sommes sentis l'obligation d'y arriver coûte que coûte. Ce voyage, nous avons voulu le vivre au jour le jour, sans défi sportif, sans engueulades (ou presque 😊), et à la rencontre des gens. Nous n'avons jamais fait autant de rencontres pendant nos précédents voyages. C'est ce que nous voulions dès le début, nous avons tout fait pour, et c'est ça la richesse de ce voyage.

Et puis... tout le monde est arrivé en bonne santé et heureux.

Les parents se sourient encore et les filles supportent leurs parents.

Nous pensons qu'elles ne nous en voudront pas trop de les avoir embarquées dans ce genre d'aventure, quand plus tard elles regarderont l'album photo.

Les ânes ont été extraordinaires. Ils ont tout donné. Les bonnes herbes et fleurs de montagne les ont en partie récompensés. Hi Han !

Blaise et Emmanuelle Gabioud
212 Route des Rochers de Faverges
La Croisette
74560 La Muraz (France)
www.vianaturae.ch/voyages